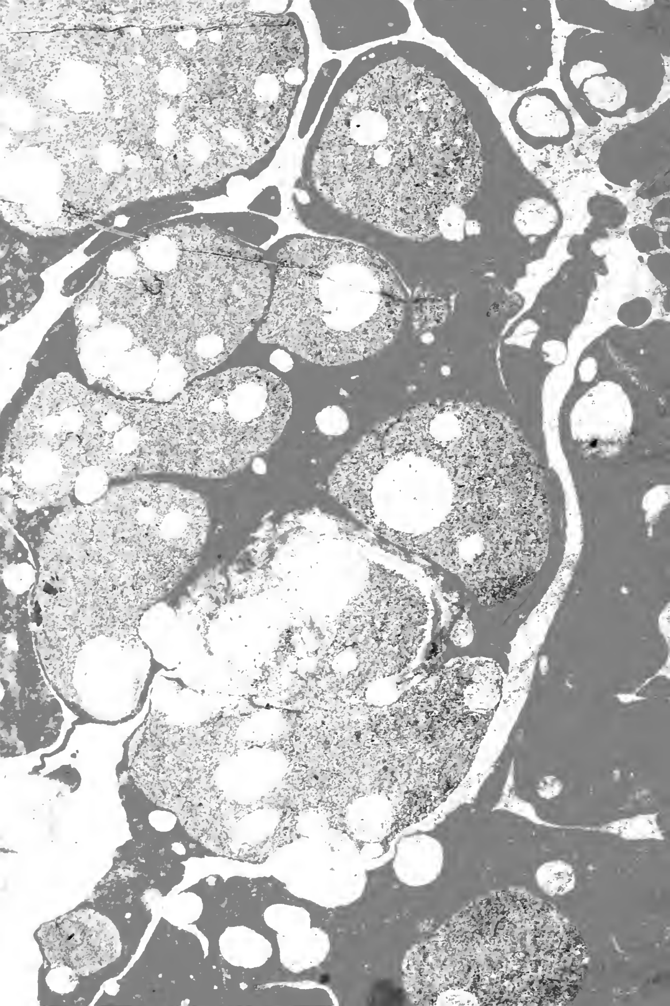
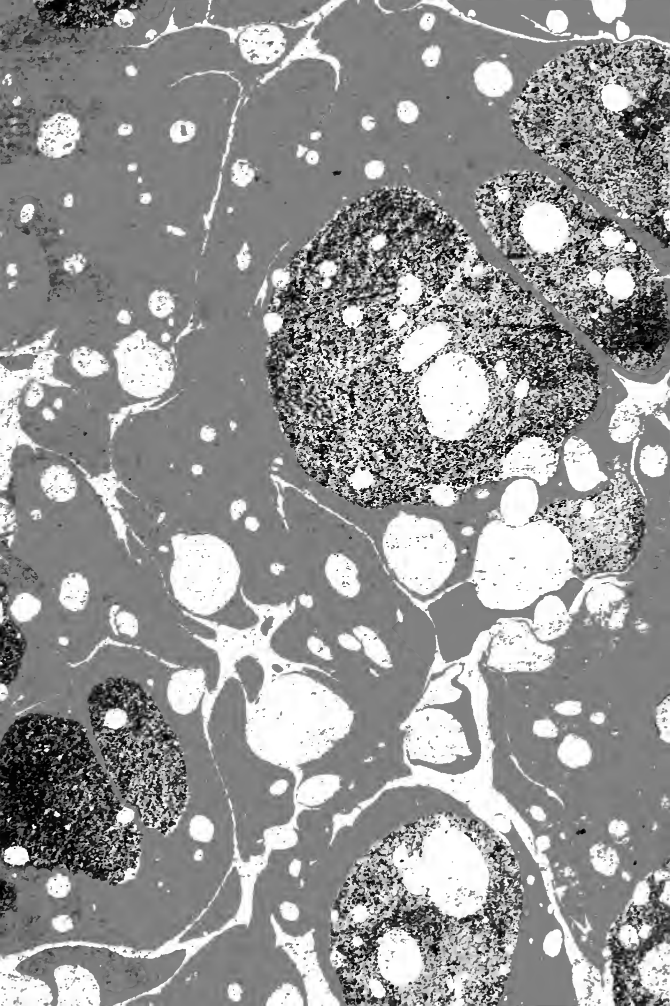








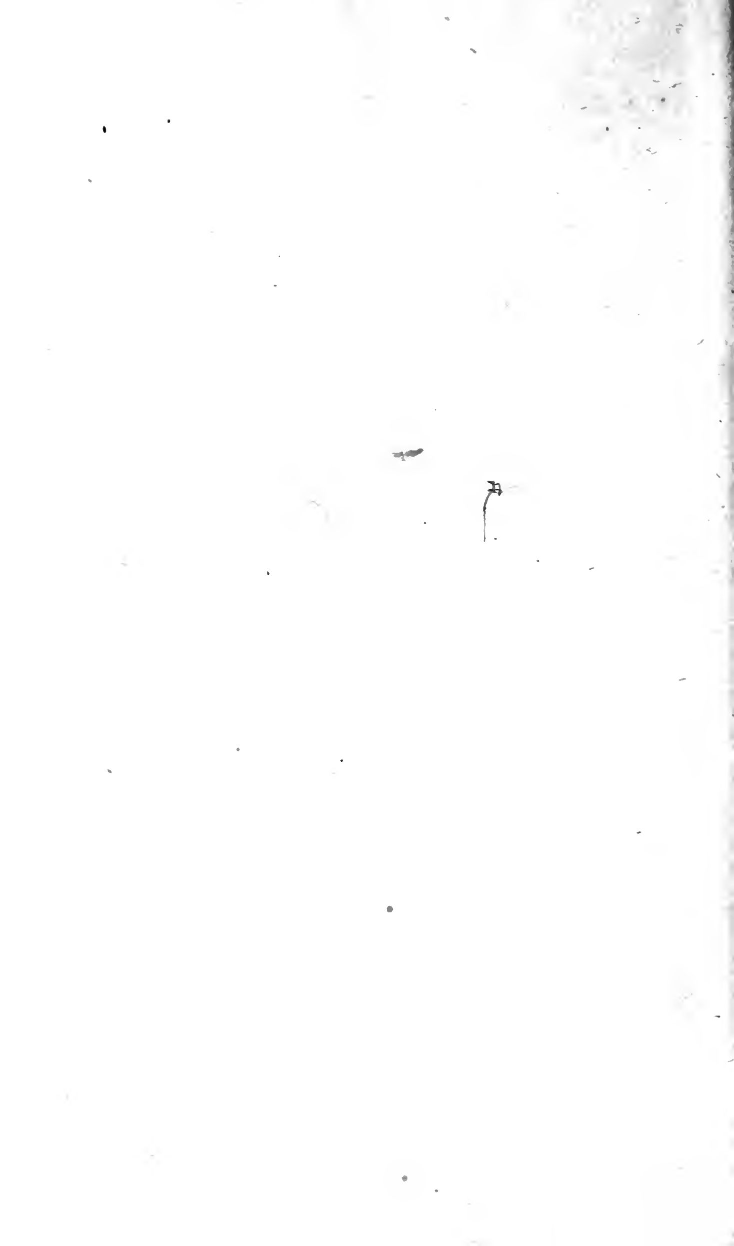
1 Frontisp[illegible] [illegible]

4 fig. [illegible]

3 fig. [illegible]

2. [illegible]

Mas [illegible] fig. [illegible]



ŒUVRES MÊLÉES
EN VERS,
ET
EN PROSE.

*De M. D**, ci-devant Mousquetaire ;*

RECUEILLIES PAR LUI-MÊME.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez SÉBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


LES
TOURTERELLES,
DE
ZELMIS.
Eisen inv.
De Longueil Sculp.

REFLEXIONS
SUR
LE POËME ÉROTIQUE.

Un chat, pendant une nuit d'orage, ſe gliſſe dans une volière & emporte une tourterelle; voilà tout le Sujet de ce Poëme. Le fond de Ververd, le plus ingénieux badinage qu'aucune langue ait jamais produit, n'eſt peut-être pas plus riche : mais le fond le plus aride, s'étend, ſe féconde, s'embellit ſous la main d'un Peintre habile qui a le ſecret des couleurs ; & malheureuſement, l'aimable & pareſſeux Auteur de la Chartreuſe, en renonçant à peindre,a juſqu'ici gardé ſon ſecret & ſes pinceaux. La molle facilité, la mélancolie douce, ces graces que leur négligence ne rend que plus intéreſſantes, ſe ſont avec lui réfugiées dans ſa retraite ; & il ne nous a laiſſé que de froids imitateurs,

à qui un remord de conſcience ſiéroit beaucoup mieux qu'à lui. Cependant, en rendant juſtice à ſes maîtres, il ne faut jamais perdre l'eſpérance de marcher ſur leurs traces. L'admiration excluſive eſt le tribut de la foibleſſe, & l'Art a des reſſources qui ſe multiplient, à meſure qu'elles ſemblent s'épuiſer. La Poëſie eſt un champ vaſte, où l'on moiſſonne dans tous les temps: & qui veut battre la plaine rencontre des réduits moins fréquentés, des eſpéces de réſerves où les fleurs ſont plus fraîches, plus abondantes & plus nouvelles. Le Poëme Erotique, par exemple, me paroît offrir des beautés, ſinon tout-à-fait neuves, du moins beaucoup plus rares dans notre langue. Nous avons eu, pendant quelque temps, la fureur de l'Epopée: de là ſont nés la Moïſiade, Childebrand, la Magdelaine, la Pucelle de Chapelain, & tous ces Monſtres épiques qui font rougir le goût & la raiſon: la légéreté de notre caractère, notre Religion auguſte,

mais trifte, fur-tout la monotonie faftidieufe de notre rime, peuvent ne pas convenir à cette forte de production; & il falloit l'heureufe hardieffe de l'Auteur de la Henriade, pour lutter contre tant d'obftacles, qu'il avoue lui-même n'avoir pas tous furmontés.

MALHERBE & Rouffeau ont élevé l'Ode à fon plus haut degré de perfection : la Motte, après eux, n'a réuffi qu'à être médiocre. Segrais mit l'Eclogue à la mode : les Madrigaux champêtres de M. de Fontenelle nous en ont dégoûtés. Madame Deshoulières a réuffi dans l'Idylle; & il n'eft plus poffible de chanter, après elle, les Fleurs, les Ruiffeaux & les Moutons. Pour la Fable & le Conte, la Fontaine ne laiffe prefque plus rien à faire : Boileau nous a enrichis de tous les tréfors de la Poëfie didactique : heureux, s'il n'avoit pas eu le fuccès déshonorant de la Satyre! Regnier, Grécourt, Vergier, & quelques Ecri-

vains de nos jours, ont porté, auſſi loin qu'il pouvoit aller, le Cinifme de la Poëſie libertine. M. de Voltaire, ce compoſé de tous les eſprits, & ſi l'on peut le dire, le ſublimé de toutes les imaginations qui l'ont précédé, a été & eſt encore tout ce qu'il veut être. Enfin, nous avons des richeſſes innombrables dans tous les genres, excepté la Poëſie érotique ou voluptueuſe; pour vingt Clinchſtel, à peine pourrions-nous citer un l'Albane. Qu'on ne m'oppoſe point la foule de nos Chanſons & de nos Poëſies légères, brillantes effervefcences du génie François, en général plus badines que délicates, plus galantes que tendres, & plus penſées que ſenties. Chaulieu, ſans doute, a connu la volupté; mais il ne l'a chantée que par ſaillies; il en eut toujours la chaleur, jamais le recueillement: ſes ouvrages ſont des éclairs; & les émotions qu'il donne ſont ſi promptes, que l'ame n'a pas le temps de les raſſembler, & d'en former ce ſentiment, ce

tact intérieur & délicat, qui ſeul conſtitue le plaiſir. Cela n'empêche pas, que Chaulieu ne ſoit un Poëte charmant, plein de graces, de naturel, & quelquefois de Philoſophie.

PAR la ſorte de Poëme que j'examine ici, j'entends un Ouvrage, diviſé par chants, dont l'intérêt ſeroit gradué & continu, où l'on trouveroit, tour-à-tour, de la gaîté, ſans emportement, de la mélancolie ſans triſteſſe; dont les couleurs ſeroient toujours fraîches & animées; où les paſſions n'auroient qu'une flâme inſinuante & douce, & qui reproduiroit à nos yeux toutes les teintes riantes du tableau de la Nature. La cauſe de notre diſette à cet égard, vient certainement du fond même de nos mœurs. Toujours diſtraits, toujours emportés par des courans étrangers, nous ne ſommes point aſſez maîtres de notre ame, pour y recevoir ces ſenſations paiſibles dont je viens de parler. Tout gliſſe ſur nous : à force de voir,

nous ne voyons rien: notre imagination eſt trop occupée, pour que notre cœur le ſoit. Tous les objets ſucceſſifs, que notre tourbillon promène ſous nos yeux, nous ſommes prompts à les ſaiſir, & ſûrs de les bien peindre : mais le plaiſir, qui n'eſt guères parmi nous qu'un délire de convention; les peintures qui s'en rencontrent dans nos écrits, ſont, en général, factices, comme ce plaiſir même : c'eſt un verre terne à travers lequel on cherche à entrevoir les rayons du jour : le temps que nous conſumons à être amuſés eſt autant de pris ſur le temps que nous devrions employer à être heureux; & nous ne connoiſſons pas l'expreſſion du bonheur, parce que nous en avons rarement la réalité.

Je crois que plus un peuple eſt corrompu, moins il doit être voluptueux : c'eſt que la volupté vraie tient à la naïveté de l'innocence, au calme d'un cœur que la vertu tranquiliſe,

& au petit nombre des beſoins. Les jouiſſances trop multipliées ſont néceſſairement trop rapides : & qu'eſt-ce qu'un plaiſir auquel ne ſurvit pas le charme de la réfléxion, & qui meurt dans l'ame, ſans y laiſſer de traces, ſi ce n'eſt un vuide immenſe que d'autres plaiſirs ne rempliront pas mieux? Tels ſont les objets que nos Ecrivains ont ſous les yeux, & la froideur du modéle doit naturellement ſe communiquer à la copie. Les Allemands, ces eſprits tardifs à qui nous avons appris lentement à devenir nos maîtres, les Anglois ſi ſombres & ſi durs en apparence, ſont plus voluptueux que nous dans leurs écrits. Les Poëſies des Haller, des Viéland, des Geſner, chez les uns; chez les autres, celles des Chaucer, des Spenſer, des le Prior, des Pope, reſpirent ce caractère de tendreſſe, de douceur & de vérité, que nous deſirons dans les nôtres. A trente Poëmes qu'ils ont dans ce genre, nous ne pouvons

guères oppoſer que l'Adonis de la Fontaine, & le rajeuniſſement inutile : je ne parle point du Lutrin ; c'eſt un Poëme Satyrique. Verdverd lui-même n'eſt qu'une Critique légère & badine des vétilles du Cloître : je ne m'appuyerai pas non plus de quelques * Poëmes charmans que les graces ont dictés, & que la modeſtie renferme : ce ſont des fleurs qui n'ont encore paru qu'aux yeux de l'amitié, & qui gagneroient ſans doute à s'épanouir au grand jour du Public ; mais on ne peut ſe vanter des richeſſes dont on ne jouit pas ; & d'ailleurs elles ne ſont pas, tout-à-fait, dans le genre dont il eſt queſtion.

D'OU vient donc que, dans ce même genre, les deux nations que je viens de citer, ſont infiniment plus créatrices & plus fertiles que nous ? c'eſt que, chez elles les hommes ſont plus concentrés, & vivent davantage avec eux-

* L'Art d'Aimer de M. B. Les Saiſons, de M. de S. L.

mêmes, nourriſſent dans le ſilence cette ſenſibilité qui s'évapore dans nos cercles, & vont chercher la nature dans le ſanctuaire de la ſolitude; c'eſt qu'ayant beaucoup moins de diſtractions ils ſe repoſent avec complaiſance ſur toutes les émotions douces qu'ils éprouvent, & prolongent les plaiſirs de l'ame par l'exercice de la penſée. Voilà ce qui donne à leurs ouvrages, même agréables, cette profondeur de ſentiment & cette chaleur pénétrante, dont nous n'avons le plus ſouvent que la grimace & la prétention.

QUOIQU'IL en ſoit, le Poëme Erotique, comme on vient de le voir, offre, à qui voudroit ou pourroit la courir, une carrière beaucoup moins rebattue que les autres : c'eſt un rameau de la Poëſie qui a toute ſa ſéve, toute ſa force, & ſa fraîcheur.

MAIS nous ſommes dans un ſiècle où ces branches nouvelles doivent être négligées, indépendamment même des raiſons que je viens de

rapporter. L'esprit de recherche & de combinaison, qui a produit d'autres biens, a nui au progrès de la Poësie; de celle sur-tout qui ne se rapproche pas de cette influence Philosophique, répandue sur toutes les parties de la Littérature.

A tous ces obstacles se joint le goût exclusif que, depuis quelques années, nous avons montré pour la carrière dramatique; c'est assurément la plus séduisante, la plus flatteuse, celle où les succès doivent enivrer davantage; mais n'est-il pas pitoyable, que toutes nos jeunes Muses poursuivent indiscrettement ce météore brillant qui leur échappe presque toujours, & ne laisse à sa place que l'éclat du ridicule? Tel fut prédestiné à faire de jolies chansons, qui a l'intrépidité d'écrire une Tragédie; & je crois que si Sçarron revenoit parmi nous, on lui conseilleroit de travailler dans le genre pathétique; (car on se donne bien de garde de déroger jusqu'à la Comédie) à cet égard la folie du

Public me paroît toute ſimple : il entend ſes intérêts : le Théâtre lui offre cent plaiſirs réunis, auxquels rien ne peut ſuppléer : c'eſt-là qu'il eſt Tyran ou Protecteur ; qu'il diſtribue la gloire ou le ridicule, & qu'il forme un corps redoutable, hériſſé de tous les traits de la malignité : c'eſt là qu'on le flatte, qu'on le careſſe, & qu'il s'éléve un trophée des amours-propres qu'il humilie, & des réputations qu'il fait : il jouit en préſence, & des craintes du Poëte, & des ſoumiſſions de l'Acteur : il ſatisfait ſes haines aveugles, ſes prédilections qui ne le ſont pas moins ; en un mot, c'eſt un Monarque entouré d'Eſclaves, dont il affranchit quelques-uns, & dont il immole le plus grand nombre. La gloire que l'on acquiert ſourdement loin de ce Tribunal, eſt un larcin que l'on fait à ce Public jaloux, dont les traits ſont bien moins à craindre, quand ils ſont éparpillés. Cette gloire eſt cependant la ſeule que la plu-

part de nos Ecrivains devroient ambitionner : tous les efforts qu'ils font pour atteindre à la palme du Théâtre, ne fervent qu'à les épuifer, & les rendre incapables de cueillir même un laurier plus facile. Pourquoi ne pas confulter fes forces, fur-tout cet attrait que l'on a reçu de la nature ? Lui feul applanit les difficultés, dépouille le travail de ce qu'il a d'épineux, & abrége le chemin qui méne à la confidération. Mais on diroit aujourd'hui que tous les efprits fe reffemblent, & qu'ils ont perdu cette empreinte originale qui diftinguoit chacun d'eux, dans les beaux fiècles de la Littérature. Un fuccès dans un genre entraîne tout le troupeau fervile des imitateurs ; ils ne voient que le prix, fans mefurer l'intervalle qui les en fépare. Cela n'annonceroit-il pas un relâchement réel dans les refforts de l'efprit humain ? La variété de la nature prouve fa force & fes reffources ; elle s'appauvrit, felon moi, dès qu'elle devient uniforme.

Au reſte, je ſoumets ces réfléxions nées ſous une plume ſans prétention & ſans projet, à des Juges plus éclairés. J'ai le deſir de m'inſtruire, & non l'orgueil de décider.

La Bagatelle que je préſente au Public, a donné lieu à mes idées; mais, de bonne foi, je ſuis loin de penſer, qu'elle en rempliſſe l'étendue. Je demande, avant de finir, qu'on me permette un mot de juſtification pour les Héroïnes de l'Ouvrage. Ce que c'eſt que l'Eſprit Philoſophique! Il ne reſpecte rien: Religion, Gouvernement, & le Profane & le Sacré, tout eſt ſoumis à la cenſure de ce ſiècle frondeur & inſtruit; mais, à coup ſûr, un de ſes plus grands attentats eſt d'avoir attaqué la fidélité des Tourterelles. En vain les Poëtes toujours ſi véridiques, les avoient miſes en poſſeſſion de cette vertu; en vain les Amans les en ont félicitées cent fois, dans leurs langoureuſes complaintes: il exiſte, dit-on, une Diſſertation

ſcandaleuſe & fulminante, qui leur diſpute ce précieux avantage, & les range dans la claſſe des Oiſeaux volages & libertins. M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas dit ?

. . . . La Tourterelle,
Qu'on a cru fauſſement des Amans le modèle.

Peut-on deshonorer les gens avec cette légéreté ? Voilà comment, d'un trait de plume, on flétrit les réputations les mieux établies. Pour moi, à des autorités ſi graves, je ne veux oppoſer que mon expérience. Je ſuis à portée de juger des mœurs de celles qu'on accuſe ; j'ai, ſous mes yeux, leur amour, l'union de leur ménage, leurs tendres careſſes ; & je dois la vérité à l'innocence qu'on opprime.

A l'égard de ce Poëme, c'eſt un badinage que ſa frivolité met à l'abri de la critique ; & je ne reclame point l'indulgence de ceux qui me liront, parce que je n'imagine pas qu'ils puiſſent ſe donner la peine d'être ſévères. D'ailleurs, je

ſuis parvenu à badiner avec le foible talent que la nature m'a donné : ne l'appréciant que ce qu'il vaut, j'ai éludé ſa tyrannie, & n'en ai fait que l'inſtrument de mon plaiſir. Malheur à ces Ecrivains ſuſceptibles, à ces Martyrs Littéraires, dont l'amour-propre chatouilleux prête le flanc de tous côtés ; qu'un rien affecte, qu'un rien aigrit ; qui n'aiment ou ne haïſſent qu'à proportion du prix qu'on attache à leurs Ouvrages ; Infortunés toujours mécontens des autres à force d'être contens d'eux-mêmes ; qui ſubordonnent leur bonheur à l'art puérile d'accumuler des rimes, & ſe repaiſſent triſtement du petit orgueil de tranſmettre leurs rêves à la poſtérité ! de tous les Fous, ſemés ſur ce globe, ce ſont les plus mornes & les plus inſupportables. La gloire eſt ſans doute une chimère éblouiſſante que l'homme né ſenſible & ſuperbe ne ſçauroit dédaigner ; mais il faut la traiter comme ces Maîtreſſes capricieuſes & coquettes, dont on n'obtient les

faveurs qu'en paroiſſant ne les pas trop deſirer. Ce que la Poëſie a de réel pour un Philoſophe, c'eſt qu'elle nourrit la ſenſibilité, étend l'imagination, & fixe, pour quelques inſtans, une ame qui s'évite, & un eſprit qui ſe redoute : c'eſt que, dans ces momens, où tout eſt ſombre autour de nous, elle devient un Priſme heureux qui colore & embellit l'Univers : c'eſt qu'elle nous aide enfin à charmer l'ennui qui eſt après le crime, le plus horrible fléau de l'humanité.





Eisen inv. *De Longueil Sculp.*



Eisen inv. *De Longueil Scul.*

LES TOURTERELLES

DE ZELMIS,

POËME.

CHANT PREMIER.

L'HYVER cessoit d'attrister la nature,
L'Oiseau déjà chantoit sous la verdure,
Et méditoit de nouvelles ardeurs;
L'air exhaloit les plus douces odeurs.

Sur l'univers, l'Amour battant des aîles,
De ſon flambeau ſemoit les étincelles;
Arrondiſſoit la voute des berceaux,
De frais jaſmins enlaçoit leurs rameaux;
Rioit de voir la rêveuſe Egérie,
En ſoupirant errer dans la prairie,
Cueillir des fleurs, &, le ſein agité,
Sans le ſçavoir, chercher la volupté.

DANS ces inſtans que faire dans les Villes?
J'abandonnai nos faſtueux aſyles,
Et m'envolai vers ces ſimples réduits,
Voiſins des lieux habités par Zelmis.
O nom ſacré que je redis ſans ceſſe!
O nom ſi beau de ma belle Maîtreſſe!
Toi qui me peins des ſouvenirs ſi chers,
A tout moment, reviens orner mes Vers.

JE n'allois point porter dans ma retraite
D'un cœur uſé la froideur inquiéte;
Ces froids dégoûts & ces longs repentirs
Preſque toujours nés du ſein des plaiſirs;
Des ſens perdus, un eſprit ſans ſoupleſſe,
Un foible corps, vieilli par la moleſſe.

J'avois soustrait à l'haleine des vents,
Tout ce qu'il faut pour jouir au printemps.
L'œil enflâmé, l'ame encor neuve & pure,
J'allois chercher Zelmis & la Nature.

Libre de crainte, exempt d'ambition,
Ivre d'amour, Amant de la Raison,
Je m'occupois de ces simples ouvrages,
Paisibles soins, premiers travaux des Sages.
Le bras armé de fléxibles ciseaux,
Je dirigeois mes jeunes arbrisseaux.
Je ramenois les branches égarées,
Calmois la soif des plantes altérées:
Ma main toujours du matin jusqu'au soir
Tenoit la serpe ou panchoit l'arrosoir.
Là j'oubliois tout ce peuple frivole,
Peuple d'enfans courbés devant l'Idole:
Il faut un monde aux vœux d'un Conquérant;
Mais un jardin remplit ceux d'un Amant.

Sous des Tilleuls qui, mêlant leur feuillage,
Aux feux du jour opposoient leur ombrage,
Une volière, en ces réduits charmans,
Emprisonnoit mille oiseaux différens.

Des fils dorés entouroient cette enceinte,
Où l'on chantoit, où l'on aimoit ſans crainte.
De toutes parts mille arbuſtes ſemés
En couronnoient les lambris parfumés.
Du ſein des fleurs une eau riante & pure,
En jets brillans atteignoit la verdure.
Pour les élus, dans ce lieu réunis,
L'Amour par-tout avoit poſé des nids.
On y voyoit la Linotte étourdie,
Allant, venant, toujours vive & hardie,
Et la première à ſaluer le jour,
Rendre gaîment ſon hommage à l'amour;
A ſes côtés, le ſerin plus tranquille,
Amant plus tendre & chantre plus habile,
Qui ſe taiſoit, pour écouter la voix,
Les ſons plaintifs de l'Amphion des bois.
Fuiant la foule & les plaiſirs vulgaires,
Des Tourtereaux, Amans plus ſolitaires,
Bornés au ſoin d'être toujours heureux,
Chantant moins bien, ne s'en aimoient que mieux.
J'en reçus deux, puis-je compter leurs charmes,
Puis-je en parler, ſans répandre des larmes?
J'en reçus deux de la main de Zelmis,

Qui dès longtemps m'avoient été promis.
Tendre Nitor, ô Blandule plus tendre,
Oiſeaux plus chers, que tous ceux du Méandre!
Leur col d'albâtre en blancheur ſurpaſſa
Le Cigne heureux qui ſéduiſit Léda.
Peindrois-je bien leurs graces immortelles ?
Leurs pieds de roſe & l'argent de leurs aîles ?
Leurs doux ſoupirs, leur amoureuſe ardeur;
Leur beau plumage auſſi pur que leur cœur ?

ZELMIS voulut, ô ſouvenir que j'aime ?
Dans leur priſon les conduire elle-même;
Et de ſa main à mes yeux les plaçant,
Multiplier & parer ſon préſent.
Lorſque Zelmis entr'ouvrit le treillage,
Que vis-je, ô Dieux! quelle riante image!
Tous les Oiſeaux, qu'elle enchanta ſoudain,
L'environnoient de leur folâtre eſſain.
A ſon aſpect, aucun n'étoit farouche:
Leurs becs ardens s'humectoient ſur ſa bouche.
L'un voltigeoit autour de ſes cheveux:
De ſes rubans l'autre agitoit les nœuds:
Mais ceux hélas! qui l'aimoient dès l'enfance,

Et qu'elle alloit priver de sa présence,
Ceux-là sur-tout ne peuvent la quitter:
A les reprendre ils semblent l'inviter;
Semblent lui dire, implorant sa tendresse:
Qu'avons-nous fait, ô charmante maîtresse?
Ils se sauvoient, se cachoient dans son sein;
Ils connoissoient un aussi doux chemin.
En vain chassés par une main si belle,
Toujours, toujours ils revoloient près d'elle,
Et, redoublant leurs accens douloureux,
Lui roucouloient les plus tristes adieux.

Nos deux captifs peu faits à l'esclavage,
En longs regrets consumoient leur bel âge;
L'Amour ordonne; ils vont être soumis:
Lui seul pouvoit consoler de Zelmis.
Jeune Blandule, il est temps d'être mère;
Et que Nitor sente l'orgueil d'un père.
Je vois déjà ton plumage argenté,
Auprès de lui frémir de volupté:
Pour l'attirer, tu le fuis avec grace:
Son bec déjà dans le tien s'entrelace:
En lui cédant, tu caches tes desirs;
Et ta pudeur a doublé ses plaisirs.

Ce couple ainſi rappellant ſon courage,
Se renfermoit dans les ſoins du ménage,
S'entrebaiſoit, réchauffoit, tour-à-tour,
Ses tendres œufs, doux fruits de ſon amour.
De la volière il étoit le modéle.
On leur laiſſoit la branche la plus belle:
Par les attraits & ſur-tout par les mœurs,
De jour en jour ils conquéroient des cœurs;
On les citoit; & leur conſtance extrême
En impoſoit au Moineau-franc lui-même.

Ah! laiſſons-les paiſiblement jouir
De ce bonheur, qui va s'évanouir.
Tout ici-bas eſt mêlé d'amertume:
La roſe naît; le Soleil la conſume,
Et les Humains comme les Tourtereaux,
Dans les plaiſirs ont le germe des maux.



CHANT SECOND.

QUELS doux parfums, & que l'air eſt tranquille !
Des arbriſſeaux la tige eſt immobile ;
Le Ciel plus pur : dois-je en être ſurpris ?
C'eſt aujourd'hui la Fête de Zelmis.
Humbles gazons, vous ſervirez de trônes ;
Flore, Zéphirs, préparons des Couronnes :
Que ces boſquets ſoient peints de vos couleurs ;
Que ces rameaux ſoient des branches de fleurs.
Que l'art ici, l'art par qui tout s'altère,
Ne mêle point ſa parure étrangère.
Qu'ai-je beſoin de ces dais faſtueux,
Où l'or ſemé vient fatiguer mes yeux ?
De ces tapis, où l'adroite impoſture
Péniblement contrefait la Nature ?
Seule elle doit embellir ce ſéjour,
Et former ſeule un Temple pour l'Amour.
Toi qu'elle anime & que ſon ſouffle éveille,
Dieu du Printemps, prête-lui ta corbeille ;
Sous ces berceaux, par vous-même arrondis,
Uniſſez-vous pour recevoir Zelmis.

Elle va donc, ſous ce naiſſant ombrage,
Se repoſer, ſourire à mon ouvrage !
L'air, le même air qu'ici j'ai reſpiré,
Pénétrera dans ſon ſein épuré !
L'arbre odorant que j'ai planté pour elle,
Sera touché par la main la plus belle !
Elle va donc, ſur ce riant ſéjour,
Lever ſes yeux, pour me faire un beau jour !
Plaiſir ſacré que le Ciel nous diſpenſe,
O ſentiment, charme de l'exiſtence,
Toi, par qui ſeul je goute le bonheur,
Et ne crains plus de rentrer dans mon cœur,
Toi, dont l'heureuſe & touchante magie
Change en inſtans le ſiècle de la vie,
O tact brûlant, dans l'ame renfermé ;
Toujours actif & jamais conſumé,
Qui doubles tout, nous fais chérir nos chaînes,
Et nous appris la volupté des peines,
Combien, hélas ! me ſemble infortuné,
Et qui t'ignore & qui t'a profané ! ...

Qu'ai-je entendu ? c'eſt Zelmis !... Oui ; c'eſt elle..
Elle paroît, & tout ſe renouvelle.
Roſes & Lys, prêts à s'épanouir,

Tout dans ces lieux l'attendoit pour fleurir.
Ses longs cheveux flottent à l'avanture :
Elle eſt parée & n'a point de parure.
Sa robe vole en replis ondoyans :
Son ſein ſe cache à l'ombre des rubans :
Elle intéreſſe, elle amuſe, elle enchante :
Toujours folâtre, elle eſt toujours décente ;
Elle connoît ce rire précieux,
Qui part du cœur, quand le cœur eſt heureux.

PHÉBUS déjà, du plus haut de ſon trône,
Lance les feux qui forment ſa Couronne.
On ſe raſſemble ; on s'eſt déjà placé
Près de l'Autel que Comus a dreſſé.
Elle s'aſſied : un pavillon de roſes,
Jeunes comme elle, avec l'Aurore écloſes,
Parfume l'air & tient lieu de lambris :
L'Amour y plane ; il ſourit à Zelmis,
Et ſur ſon front balance un Diadème,
De myrthes frais qu'il a cueillis lui-même.
Des inſtrumens les accords les plus doux,
Par intervalle arrivent juſqu'à nous.
L'œil de Zelmis & s'anime & s'enflâme :
Tout ſon eſprit eſt puiſé dans ſon ame.

Sa belle main verſe, dans les criſtaux,
Ce jus ambré, mûri ſur les côteaux.
De ſa vapeur, l'éclair de la ſaillie
Naît ſans effort, brille & ſe multiplie:
Chaque Convive en ces momens heureux,
Boit le plaiſir dans la coupe des Dieux.

L'AIR eſt plus frais: le folâtre Zéphire,
Sous la verdure exerçant ſon empire,
Diſperſe au loin les plus douces odeurs,
Qu'il vient d'extraire, en careſſant les fleurs.
Zelmis s'échappe, & court à la volière,
Que ſon préſent doit lui rendre plus chère.
Elle y revoit ſes jeunes Tourtereaux,
Bien moins heureux, mais toujours auſſi beaux.
A peine ils ont apperçu leur Maîtreſſe;
Dieux! qui peindroit leurs tranſports, leur ivreſſe!
En cris de joie ils changent leurs ſoupirs;
Ils quittent tout, leurs nids & leurs plaiſirs.
Il faut les voir lui porter leur hommage,
Paſſer leurs becs à travers le treillage,
Battre de l'aîle, & tous deux s'élancer
Vers cette main qui vient les careſſer.
Ingrats humains, ſuivez de tels modéles:

Toujours heureux , & jamais infidèles ,
Ils ſont bien plus; on ne les voit jamais ,
Ainſi que vous , oublier les bienfaits.
A ces Amans un Fils venoit d'éclore ,
Gage chéri qui les unit encore :
Vers ſon berceau rappellés par ſes cris ,
Ils ſemblent fiers de l'offrir à Zelmis.
Veillez ſur eux ; gardez bien , me dit-elle ,
Un ſi beau couple , un couple ſi fidelle.
Pendant ce temps , tous les autres Oiſeaux,
Par mille jeux font plier les rameaux.
Tout s'attendrit , tout brûle en ces aſyles :
On n'y voit point de cœurs froids & tranquilles :
La jouiſſance eſt un nouvel attrait ;
L'Amour renaît de l'Amour ſatisfait.
L'affreux dégoût , enfant de la foibleſſe ,
N'y corrompt point cette immortelle ivreſſe.
Ce ne ſont point de paſſagers deſirs :
C'eſt le bonheur fixé par les plaiſirs.
Que de ſoupirs ! que d'ardens ſacrifices !
Que de baiſers , de feux & de délices !
Chaque panier , dans ce ſéjour charmant ,
Renferme un Père ou renferme un Amant.

TRISTES Mortels, cœurs glacés & paiſibles,
Ah ! malheureux, qui n'êtes point ſenſibles;
Vous, Sages vains, qui raiſonnant toujours,
Effarouchez l'enfance des Amours;
Et vous, ſur-tout, innombrables Coquettes,
Qui de nos feux égayez vos toilettes,
Dont le ſourire annonce nos tourmens,
Qui, par orgueil commandez à vos ſens,
Accourez tous autour de ma volière :
Que ce tableau vous frappe & vous éclaire.
Venez y voir l'image du bonheur,
L'Amour ſans voile & ſans maſque trompeur;
Les deſirs vrais & la volupté pure
Qu'à chaque inſtant reproduit la Nature;
D'un Peuple aîlé ce délire éternel;
Ces œufs cachés ſous le ſein maternel;
Les doux refus de l'Amante embellie,
L'art innocent de la coquetterie :
Venez apprendre avec mes Tourtereaux
Tout ce qui ſeul pourroit charmer vos maux.
Apprenez d'eux le prix de la conſtance,
Et des baiſers la profonde ſcience;
Tous les ſecrets des tranſports amoureux,
L'art de jouir & celui d'être heureux.

SUR ces objets, renouvellés ſans ceſſe,
L'œil de Zelmis ſe fixe avec tendreſſe.
Son front ſe voile ; une douce langueur
Vient s'y répandre & parler à mon cœur.
Sa main ſur moi tombe avec négligence :
Zelmis ſe taît : voluptueux ſilence !
Bien plus ému, ſon ſein dans ce moment,
Reſſemble au Lys agité par le vent.
Près de ces lieux, par l'inſtinct enchaînée,
De ſon déſordre elle ſemble étonnée,
Pour le cacher accroît ſon embarras,
Veut fuir, revient, & tombe entre mes bras...
Pardonne, Amour ; Amour, qu'elle étoit belle !
Tu m'enivrois ; j'étois ſeul avec elle.
Son voile errant avoit quitté ſon ſein :
Son cœur battoit ſous ma tremblante main.
J'oſai, grands Dieux ! pouvois-je m'en défendre ?
J'oſai cueillir le baiſer le plus tendre :
Oui, ſur ſa bouche, où reſpirent les fleurs,
J'oſai cueillir les premières faveurs :
Premier baiſer, que vous avez de charmes !
Mais quelquefois, vous coûtez bien des larmes :
Vous arracher ; c'eſt vouloir vous ternir ;
Pour vous goûter, il faut vous obtenir.

Qu'ai-je entendu ? Précurſeur de l'orage,
Un vent affreux fait gémir le feuillage.
L'Aſtre des nuits, dans ſon cours emporté,
Ne verſe plus qu'une pâle clarté.
La foudre gronde, & déchirant la nue,
Me laiſſe voir une Sphère inconnue;
Et dans les cieux ouverts & refermés,
L'éclair s'échappe en ſillons enflâmés.
Dieux! voulez-vous, dans cette nuit obſcure,
Pour un baiſer, conſterner la Nature?

ZELMIS s'enfuit, peut-être ſans retour:
J'ai troublé ſeul le ſoir d'un ſi beau jour.
Le vent redouble, & pour dernier ravage,
De la volière il briſe le treillage.
Un Epervier, ô déſaſtre! ô douleur!
D'un vol bruiant y tombe avec fureur.
Figurez-vous l'allarme univerſelle:
J'entends gémir ſous la ſerre cruelle,
Ce peuple doux, paiſible & déſarmé,
Fait pour aimer, & fait pour être aimé.
Le raviſſeur enſanglante l'aſyle
De l'innocence & du ſommeil tranquille,
De toutes parts les nids ſont renverſés:

Les tendres œufs, amour, ſont fracaſſés.
Blandule, hélas! mère trop malheureuſe,
Couvroit ſon fils de ſon aîle amoureuſe;
Et, réſolue à lui ſervir d'appui,
En s'oubliant, ne trembloit que pour lui.
Le Monſtre approche, à ſes yeux le dévore:
Teint de ſon ſang, il la pourſuit encore.
Nitor en vain déploie en ſon courroux,
L'ame d'un père & le cœur d'un époux:
Nitor bleſſé ne ſçauroit la défendre.
On la ravit à l'époux le plus tendre;
Et l'Epervier, s'élevant dans les airs,
Porte ſa proie au fond de ſes déſerts.

MALHEUR affreux! ô nuit épouvantable!
Oui; telle fut cette nuit lamentable
Qui précéda les horribles deſtins,
Et le trépas du plus grand des Romains.



CHANT

CHANT TROISIÉME.

SUR les rameaux, abbatus par l'orage,
Au frais matin l'oiſeau vient rendre hommage.
Déjà l'aurore, au front pur & riant,
De ſon écharpe embraſſe l'Orient;
De ſon éclat déjà le Ciel ſe dore;
Et par degrés l'Univers ſe colore:
Elle s'étonne & cherche en vain des fleurs,
Pour y verſer le tréſor de ſes pleurs.
Roſes & Lys, ſont tombés de leur trône;
Flore gémit de ſe voir ſans couronne:
Vertumne, en vain rappellant les zéphirs,
N'étale plus ſa robe de ſaphirs;
Et le Soleil, perçant la nue obſcure,
Pourra lui ſeul réchauffer la nature.

PLEIN de Zelmis, occupé de mes feux,
Je ſavourois mes ennuis amoureux;
Et ce baiſer, qui l'avoit offenſée,
Venoit toujours s'offrir à ma penſée;
Douces langueurs, aimable ſouvenir,
Où ſe confond la peine & le plaiſir!

Je quitte enfin la retraite obſcurcie,
Où l'homme meurt, la moitié de ſa vie ;
Aſyle ſombre, & qui ſert, tour-à-tour,
D'antre aux ſoucis, & de dais à l'amour.

Sous ces berceaux qu'elle horreur répandue ?
Dieux ! quels objets préſentés à ma vue !
Que je te plains, époux abandonné,
Des Tourtereaux le plus infortuné !
De ſes ennuis rien ne peut le diſtraire ;
Rien n'interrompt ſa douleur ſolitaire :
Il redemande aux échos attendris
Sa jeune Amante, & ſon unique fils.
Tel autrefois le Chantre de la Thrace
Aux antres ſourds apprenoit ſa diſgrace ;
La rediſoit de réduit en réduit,
A la nuit ſombre, à l'aſtre qui la ſuit ;
Du Ciel barbare accuſoit l'injuſtice,
Et répétoit le beau nom d'Euridice.
Amour, amour, ſi mon cœur t'eſt ſoumis,
Rends-moi l'oiſeau que m'a donné Zelmis.
Tu ſçais, Amour, combien Zelmis eſt belle :
Tu la formas ; tu dois agir pour elle.

L'AMOUR alors arrêté dans Paris,
Cachoit les pleurs ſous le voile des ris;
De nos Laïs dirigeoit les caprices,
Formoit leur cœur, fertile en artifices;
Sur leurs habits & ſur leurs chars brillans
Répandoit l'or de nos ſots opulens;
De cent Milords réglant les deſtinées,
Dans nos boudoirs il ſemoit leurs guinées,
D'un ſein fané relevoit les débris,
Récrépiſſoit de vieux attraits flétris,
Et triomphoit, de voir l'adroite Hortenſe
Plaire, à trente ans, par un air d'innocence.
Enfin ce Dieu, de ruſes excédé
L'aîle trainante & le carquois vuidé,
Las & content, s'en alloit à Cythère
Se repoſer ſur le ſein de ſa mère.
Sous mes tilleuls il s'arrête, un moment;
Sous ces tilleuls, où Nitor gémiſſant
Faiſoit entendre une voix ſi touchante,
Et rappelloit ſa malheureuſe Amante.
L'amour, avant de retourner aux Cieux,
Veut s'égaier par quelques nouveaux jeux.
Toujours léger, dangereux & frivole,

Il eſt cruel, même alors qu'il s'envole;
Et, lorſqu'à nuire il vient de s'occuper,
Le Dieu malin ſe délaſſe à tromper.

POINT de repos; ſignalons ma puiſſance,
Et de Nitor éprouvons la conſtance,
Dit-il, voyons s'il mérite le prix
Que je lui garde, & les ſoins de Zelmis.
Lorſque tout vole à des ardeurs nouvelles,
Les Tourtereaux ſont-ils les ſeuls fidelles?
Puis-je le croire? il dit; & de ſa main,
Dans la volière il introduit ſoudain
Un autre oiſeau, l'image de Blandule;
C'eſt elle-même, ou du moins ſon émule.
A cet aſpect Nitor eſt enchanté:
Déjà près d'elle il s'eſt précipité:
Ivre de joie, heureux par l'impoſture,
L'amant charmé ne ſent plus ſa bleſſure;
Mais, s'élançant vers l'ombre du bonheur,
Il eſt bientôt averti par ſon cœur.
Tous les oiſeaux autour d'elle s'empreſſent:
Leurs becs unis à l'envi la careſſent;
C'eſt leur Blandule échappée au trépas.
Tous ſont trompes; Nitor ſeul ne l'eſt pas.

Le même inſtant voit éteindre ſa flâme ;
L'erreur des yeux ne va point juſqu'à l'âme.
Il eſt, il eſt d'inviſibles attraits,
Dont le cœur ſeul a connu les ſecrets.
Tendre Blandule, oui, c'eſt ta reſſemblance,
C'eſt ta beauté, mais non ton innocence.

SOUS ces boſquets où la belle Cypris
Sourit aux jeux de ſes oiſeaux chéris,
Son fils lui-même éleva cette Heléne,
Au milieu d'eux prenant des airs de Reine.
Elle attiroit cent jeunes Tourtereaux,
Et leur donnoit cent Pigeons pour rivaux.
Combien hélas ! furent quittés par elle !
Toujours charmante, & toujours infidelle,
Elle amuſoit les loiſirs de l'amour,
Qui la forma pour briller à ſa cour.
Comme ſon Maître, elle eſt légère & vive,
Toujours enchaîne & n'eſt jamais captive.
Ce Dieu ſouvent la poſoit ſur ſon ſein,
Lui ſourioit, careſſoit de la main
Les lys mouvans de ſon aîle badine,
Mouilloit ſon bec ſur ſa lévre enfantine,

Et lui souffloit les folâtres desirs,
Et l'inconstance & le goût des plaisirs.

Ton ennemie est déjà sous les armes :
Nitor, Nitor, vaincras-tu tant de charmes ?
Lorsqu'à ses yeux le plaisir a brillé,
L'Amour séduit est bientôt consolé.
Près de Nitor, déjà l'Enchanteresse,
Pour mieux lui plaire, imite sa tristesse.
Il faut la voir avec empressement
Suivre les pas de son nouvel Amant,
Le prévenir par mille soins perfides,
Risquer souvent des caresses timides,
Ne point quitter le rameau qu'il choisit,
Renouveller le duvet de son lit,
Et sous les soins de l'amante inquiette
Cacher la fraude & l'art de la coquette
Nitor résiste : on s'arme de courroux ;
On veut le vaincre en le rendant jaloux.
A cent oiseaux elle affecte de plaire ;
Corrompt, hélas ! les mœurs de la volière ;
Aux Tourtereaux si constans, si vantés
Elle apprend l'art des infidélités ;

L'art de trahir ! elle entraîne, elle amuſe :
Des cœurs gâtés le plaiſir eſt l'excuſe.
A peine éclos, l'œuf périt ſans chaleur :
L'épouſe en vain fait parler ſa douleur :
L'épouſe ennuie, & n'eſt point écoutée ;
La courtiſanne eſt ſeule reſpectée,
Diviſe tout, briſe les plus ſaints nœuds,
Et s'embellit, en faiſant des heureux.
Telle autrefois on vit la jeune Armide,
Cachant ſes vœux ſous un maintien perfide,
De notre foi ſéduire les ſoutiens,
Et diviſer tout le camp des Chrétiens.

Parmi ces feux, ce trouble, cette ivreſſe,
Nitor commence à craindre ſa foibleſſe :
Il interompt ſes lugubres accens ;
Et le deſir vient effleurer ſes ſens.
Plus ſage alors, l'adroite Tourterelle,
Prend un maintien, & lui paroît plus belle,
Vole avec lui de rameaux en rameaux,
Avec dédain éconduit ſes rivaux,
Et, ſous l'abri d'un tranquille feuillage,
Va pour lui ſeul déploier ſon plumage.

La voyez-vous ſuivre le beau Nitor,
Le béqueter, le béqueter encor,
Développer mille graces nouvelles,
Éparpiller l'albâtre de ſes aîles,
Et s'agiter & peindre le deſir,
Et roucouler le ſignal du plaiſir ?
Nitor ſoupire; il combat, il balance:
Quel doux chemin nous mène à l'inconſtance!
Déjà leurs becs viennent ſe careſſer :
Leurs cols déjà ſont prêts à s'enlacer ;
Voici l'inſtant... ô courage ! ô prodige!
Nitor ſoudain recconnoit le preſtige :
Nitor s'envole; il fuit, il eſt vainqueur :
Blandule encor va regner ſur ſon cœur.
Triomphe, enfin : ta Blandule eſt ſauvée.
Zelmis l'aimoit, l'amour l'a conſervée.

Dans ces momens, ſur un rameau voiſin,
Elle attendoit quel ſeroit ſon deſtin.
Son cœur flottant, lorſque Nitor balance,
S'ouvre à la crainte & s'ouvre à l'eſpérance :
Elle retient ſes tendres mouvemens,

Et ſes ſoupirs & ſes roucoulemens :
Voyant, hélas ! ſa rivale ſi belle,
Elle a tremblé d'aimer un infidéle.

MAIS ſure enfin des feux de ſon époux,
Elle ſe livre aux tranſports les plus doux,
Se précipite, & d'une aîle légère,
Paſſe, repaſſe autour de la volière :
Nitor la voit ; ce n'eſt plus une erreur :
Il croit ſes yeux ; il en croit plus ſon cœur :
Dans ſes regards que d'amour ſe déploie !
Il meurt, renaît & ſe pâme de joie,
Que de baiſers, par ces tendres oiſeaux,
Donnés, reçus, en dépit des barreaux !

ZELMIS accourt, par moi-même conduite.
Dieux ! quel tableau ! comme ſon cœur palpite !
Déjà Blandule a volé ſur nos pas,
Nous reconnoît, & tombe entre nos bras.
Combien Zelmis la flatte & la careſſe !
Combien Nitor lui prouve ſa tendreſſe !
Tous deux enfin par l'amour réunis,
Vont être heureux ſur le ſein de Zelmis.

Dans leur réduit la paix eſt revenue :
La corruptrice eſt déjà diſparue ;
Et dans ce jour, à jamais fortuné,
Juſqu'au baiſer tout me fut pardonné.



ÉPITRE
A CATHERINE SECONDE, IMPERATRICE DE TOUTES LES RUSSIES.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

De tous les objets qui nous environnent, & de tous ceux que peut créer l'imagination, rien n'eſt étranger à la Poëſie. Auſſi variée que la Nature, elle lui rend en fictions, tout ce qu'elle en reçoit en réalité. Elles ſe prêtent des ſecours mutuels, & les ornemens de l'une compoſent toujours la parure de l'autre.

Telle eſt l'idée que je me ſuis faite de l'art des Miltons, & des Voltaires ; des eſprits froids voudroient en vain lui

donner pour limites, les limites mêmes de leur génie. La Poësie étend ses aîles, & plane au-dessus d'eux. Elle descend quelquefois de cette sphère brillante, & se montre sous des traits moins fiers; la flamme qui bruloit sur son front fait place à des rayons plus doux. La Déesse imposante devient une Mortelle aimable qui retrouve en séduction ce qu'elle vient de perdre en majesté. Le monde physique, le monde moral, les plis les plus secrets du cœur humain, l'éclair de la pensée, tout lui est assujetti, tout s'anime & se reproduit par elle.

MAIS, parmi les Sujets innombrables qu'elle embellit de ses couleurs, elle doit préférer sans doute ceux qui la raménent à la noblesse de son origine. Le berceau de la Poësie étoit entouré de vertus.

Les premiers Poëtes furent les premiers Légiſlateurs, les premiers Pontifes ; ils ne célébroient que la divinité, & les belles actions des hommes qui lui reſſemblent. Ils éterniſoient la gloire des Bienfaîteurs du Monde & l'opprobre de ſes tyrans. Quel art ſublime ! & combien ſont coupables ceux qui l'ont dégradé !

Qu'on ne diſe point que ſon appauvriſſement vient de la diſette des modéles. Le bien & le mal ſont repartis ſur chaque Siécle dans une égale meſure. Il n'y a de différence que dans la forme. La même alternative de vices & de vertus raméne naturellement les mêmes ſatyres & les mêmes éloges. Depuis que ce globe exiſte, tous les peuples unis en corps de nation, ſe ſont reſſemblés, ſi l'on en excepte les habits, le langage, & quelques uſages

ridicules que l'on confond trop ſouvent avec les mœurs générales.

CES fous mélancoliques, qu'on appelle Moraliſtes, & qui perdent la Morale, ont prononcé que ce Siécle-ci eſt plus corrompu qu'un autre; je ne crois ni à leur délire, ni à leur déciſion. Chaque jour fournit de grands exemples & des actes de bienfaiſance, dignes des âges les plus épurés, & qui n'attendent que des panégyriſtes.

PARMI ces actions, qui méritent une place dans les faſtes de l'humanité, on ne doit point oublier ce que vient de faire l'Impératrice de Ruſſie pour un homme de Lettres célébre, mais qu'une conſidération infructueuſe ne mettoit point à l'abri de l'infortune. M. Diderot, par une de ces circonſtances, que le génie dédaigne de prévoir, ſe trouvoit réduit à ſe défaire de

ſa Bibliothéque. Il avoit communiqué ſon deſſein à quelques amis, qui bientôt le rendirent public. Le bruit en parvint juſqu'au Trône d'une Souveraine qui protége à 500 lieues de nous les Arts & la Philoſophie.

VOICI la Lettre qu'elle a fait écrire à ce ſujet à un de ſes Correſpondans, Homme de Lettres lui-même, & ami de M. Diderot.

A Péterſbourg, ce 5-16 Mars 1765.

La protection généreuſe, Monſieur, que notre auguſte Souveraine ne ceſſe d'accorder à tout ce qui a rapport aux Sciences, & ſon eſtime particulière pour les Sçavans, m'ont déterminé à lui faire un fidéle rapport des motifs qui, ſuivant votre Lettre du 10 Février dernier, engagent M. Diderot à ſe défaire de ſa Bibliothéque; ſon cœur compâtiſſant n'a pu voir ſans émotion que ce Philoſophe ſi célébre dans la République des Lettres, ſe trouve dans le cas de ſacrifier à la tendreſſe paternelle l'objet de ſes délices, la ſource de ſes travaux & les compagnons de ſes loiſirs. Auſſi Sa Majeſté Impériale pour lui donner quelques marques de ſa bienveillance, & l'encourager à ſuivre ſa carrière, m'a chargé de ne faire pour elle l'acquiſition de cette

Bibliothéque

Bibliothéque au prix de quinze mille livres que vous propoſez, qu'à cette ſeule condition, que M. Diderot, pour ſon uſage, en ſera le dépoſitaire juſqu'à ce qu'il plaiſe à Sa Majeſté de la faire demander. Les ordres pour le payement de ſeize mille livres ſont deja expédiés au Prince Galitzin, ſon Miniſtre à Paris. L'excédent du prix, & toutes les années autant, eſt encore une nouvelle preuve des bontés de ma Souveraine pour les ſoins & peines qu'il ſe donnera à former cette Bibliothéque, ainſi c'eſt une affaire terminée.

TÉMOIGNEZ, je vous prie, à M. Diderot combien je ſuis flatté de l'occaſion d'avoir pu lui être bon à quelque choſe. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

Signé J. BETZKY.

PEUT-ON ſe défendre, en liſant cette

Lettre, de cette émotion délicieuſe, de cet épanouiſſement de l'âme, que produit toujours le ſpectacle ou le récit d'une belle action! que de ménagemens & de délicateſſe! combien la reconnoiſſance eſt douce, quand la main du bienfaîteur ſe cache, & ne laiſſe voir que le bienfait! l'art d'obliger ainſi, eſt un art vraiment digne du Trône. Il ſemble au vulgaire que les Souverains, ces Etres privilégiés, ſi peu faits à ſe croire nos égaux, pourroient ſe diſpenſer, lorſqu'ils répandent leurs graces, de ces égards ingénieux qui ſont des devoirs pour les particuliers.

MAIS les grandes âmes dépouillent tous ces préjugés brillans, cette féerie des rangs & des honneurs, ce triſte ſentiment de ſupériorité qui briſe tous les liens, détruit tous les rapports, & corrompt la ſource même de la bienfaiſance. Elles réduiſent le Monarque

au titre primitif, au titre ſacré d'homme, obligé de ſecourir ſon ſemblable.

TELS ont été ſans doute les motifs ſublimes qui ont conduit l'Impératrice dans le bel exemple qu'elle vient de donner aux Souverains. Quelle leçon ſur-tout pour ces protecteurs ſubalternes, qui ne ſont que vains, & ſe vantent d'être ſenſibles, qui rendent vil le malheureux qu'ils obligent, lui font boire la lie du bienfait, payent des flatteurs, penſionnent des eſclaves, achetent des victimes, & juſtifieroient preſque les ingrats qu'ils font, ſi le plus bas des vices pouvoit trouver une excuſe. Entre la plus affreuſe indigence & la protection d'un Sot, il ne faut pas balancer un moment. Le malheur n'eſt rien auprès de l'humiliation. L'aviliſſement eſt une mort lente qui ne laiſſe pas même à l'âme le droit conſolant de ſe croire

immortel , & l'orgueil , ce vice de la profpérité , eft ou doit être la vertu de l'infortúne.

MAIS n'altérons point par ces triftes réflexions le plaifir pur que doit laiffer dans tous les cœurs fenfibles, le trait que j'ai ofé célebrer, pour l'honneur du Trône, l'émulation des Rois & le bien de l'humanité.




Ch. Eisen Inv. De Longueil Sculp.

ÉPITRE
A CATHERINE II, IMPERATRICE DE RUSSIE.

BRILLANTE encor des fleurs de l'âge,
Tu ceignis le bandeau des Rois ;
Le Soli-KAM te rend hommage ;
La Næva, fière de ses droits,
Aime à réflechir ton image ;
Et, sans envier l'or du Tage,

Roule ſes glaçons ſous tes loix.
Tu régis cet Empire immenſe
Dont la nuit couvre l'Orient,
A l'inſtant que des feux qu'il lance
Le jour embraſe l'Occident.
Un vaſte & merveilleux ouvrage, *
Ce lien de deux grands Etats,
Te fait toucher à ces climats,
Où, reſpectable ſans combats,
On eſt ſoumis ſans eſclavage;
A ces rivages floriſſans,
Habités par ce Peuple antique,
Qui depuis près de cinq mille ans,
Dans un calme philoſophique,
Echappe au ravage des temps;
Sous le voile de ſes Pagodes
Adore un Etre protecteur;
Trafique avec nous de ſes modes,
Et garde pour lui ſon bonheur.

MAIS tout ce brillant appanage,
Ces titres ſuperbes & vains,
Et ce dangereux avantage
De gouverner quelques humains,

* *La grande Muraille.*

Ne ſont rien aux regards du Sage.
Il vient, la balance à la main,
S'aſſeoir ſur les marches du Trône :
Ses yeux, fermés ſur la Couronne,
Ne fixent que le Souverain.

LE cri d'une injuſte victoire
Qui ſe mêle au cri des mourans,
Egorgés des mains de la gloire,
Pour l'affreux plaiſir des Tyrans;
Tout pouvoir qui nuit & qui bleſſe,
Tout Sceptre lâchement porté,
Et tout laurier enſanglanté,
Sont vils aux yeux de la Sageſſe.
Quand elle oſe élever ſa voix,
C'eſt pour ceux que le Ciel fit naître
Puiſſans & juſtes à la fois.
A qui l'on permet d'être Rois,
Parce qu'ils ſont dignes de l'être :
Pour qui l'auguſte vérité
N'a point encor perdu ſes charmes,
Qui, comme toi, ſéchent les larmes
De la plaintive humanité;
Dont l'inquiéte bienſaiſance
Adoucit les ſecrets tourmens

De la courageuſe indigence;
Des Muſes ranime les chants,
Et va répandre l'abondance
Dans l'aſyle obſcur des talens.

COMBIEN il faut que l'on t'admire,
Et qu'on répéte à l'Univers,
Qu'une Souveraine reſpire,
Dont les yeux ſont toujours ouverts
Sur l'infortuné qui ſoupire;
Qui prévient ſes timides vœux,
Du bienfait tremble de l'inſtruire;
Et, dans un tranſport généreux,
Loin des bornes de ſon Empire
Cherche à faire encor des heureux.
Ainſi ce globe de lumière,
Qui, ſous un ciel brillant & pur,
Pourſuivant ſa vaſte carrière,
Roule des flots d'or & d'azur;
D'un ſeul point luit ſur tous les Mondes,
Éclaire le noir Africain,
Blanchit la perle au ſein des Ondes,
Et dans ſes cavernes profondes,
Va mûrir l'or du Méxicain.

PAR tes ſoins il va donc renaître
Ce Philoſophe reſpecté,
Et qui fut malheureux, peut-être
Pour trop aimer la vérité.
Déſormais, vainqueur de l'envie,
Dans ſon heureuſe obſcurité,
Il peut, ſans redouter la vie,
Aller à l'immortalité
Homère, Virgile, Pindare,
Vous ne lui ſerez point ravis:
Une faveur ſublime & rare
Lui rend ſes Dieux & ſes amis;
Ses vrais amis, les ſeuls fidéles,
Les ſeuls que l'on retrouve, hélas!
Au ſein des diſgraces cruelles:
Les ſeuls qui ne ſoient point ingrats.
Dans le cours de ces doctes veilles,
De ces laborieuſes nuits,
Qui font éclorre les merveilles
Dont nous allons être enrichis;
D'un eſprit actif & paiſible
Il pourſuivra ſes longs travaux,
Sans craindre le retour horrible
Des ſoucis, pires que les maux.

Il aura du plaiſir encore
A voir, dans ſon humble ſéjour,
Poindre la clarté de l'Aurore
Et les premiers feux d'un beau jour.

Alors ſi tu viens à paroitre,
Toi, ſa fille, objet de ſes vœux,
Des pleurs couleront de ſes yeux,
Orgueilleux de t'avoir fait naître,
Il oſera ſe croire heureux,
Dans l'eſpoir que tu pourras l'être;
Et, te ſoulevant dans ſes bras,
Bénira la main tutélaire,
Qui, par des ſecours délicats
Tranquiliſe le cœur d'un père.

Quel grand exemple pour les Rois!
Leur ſuprême magnificence
Brille moins dans la récompenſe,
Que dans l'équité de leur choix.

Poursuis, illuſtre Catherine;
Tu ſens ces grandes vérités,
Par qui ſont toujours cimentés
Les Trônes, que le Ciel deſtine
A de hautes proſpérités.

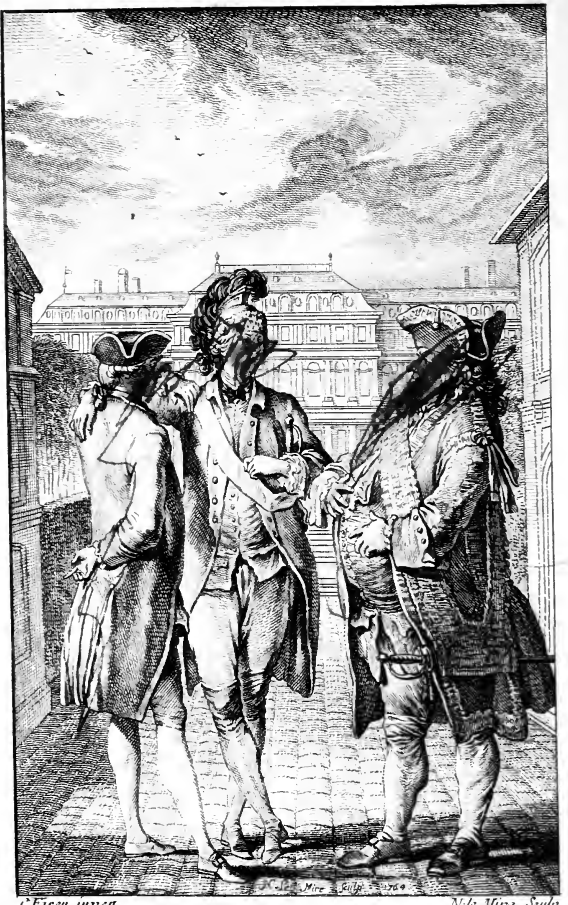
PIERRE s'éléve ; la Ruſſie,
Pour naître, attendoit ce héros.
Sous les aîles de ſon génie
Il va féconder ce cahos ;
En vain ſon ſang brûle & bouillonne,
Il eſt toujours maître de ſoi ;
Il ſçait deſcendre de ſon Trône,
Pour y remonter en grand Roi.
Il foule aux pieds ces vains phantômes,
Qui pouvoient retarder ſes vœux.
PIERRE a ſçu te créer des hommes,
Et tu ſçauras les rendre heureux.

BORNÉ par toi dans ſa puiſſance,
Par toi reſſerré dans ſes biens,
L'oiſif Clerge que tu retiens
Dans une paiſible indolence,
Ne dévore plus la ſubſtance
Des plus utiles Citoyens.
Déjà dans une Cour polie
Tout ſert & prévient tes deſirs ;
Ta voix excite l'induſtrie,
Le goût ennoblit tes plaiſirs.
L'eſſain des amours t'environne ;
Je les vois, jouant près du Trône,

A la palme augufte des Arts
Enlacer les fleurs les plus vives,
Et, rechauffés par tes regards,
Ne point envier d'autres rives.
Tu ne dois point le dédaigner
Ce culte flatteur & fincère ;
Plus d'une femme a fçu régner ;
Bien peu de Reines ont fçu plaire.

Jouis de ces faveurs des Cieux :
Pour moi, caché fous un nuage,
Permets que j'échappe à tes yeux.
Content, à l'abri de l'orage,
Je ne demande rien aux Dieux.
Si j'avois été malheureux,
Tu n'aurois point eu mon hommage.





C. Eisen inven. N. le Mire Sculp.


ch Eisen inven *N le Mire direxit*

LE POT-POURRI,

EPITRE

A QUI ON VOUDRA.

AINSI donc, changeant de Pinceau,
Ma Muſe docile & volage
Va, pour toi, de notre voyage
Crayonner le léger tableau.

Mais laiſſe-moi, Belle ÉMILLE,
L'heureuſe & douce liberté
De me livrer à ma folie.
La Nature toujours varie;
D'objets en objets emporté,
Je veux imiter ſa magie
Qui naît de la diverſité.
Loin de moi le ſtyle apprêté,
Et la froide monotonie.
Tantôt, Diſciple d'Hamilton,
Qu'à tous nos Sages je préfère,
Je m'efforcerai, pour te plaire,
D'imiter ſon aimable ton;
Tantôt, ſérieux par prodige,
Et raiſonnable par accès,
Je ſortirai de mon vertige,
Je rembrunirai tous mes traits.
Sombre comme un Docteur de Londre,
Je me guinderai vers les cieux,
Et je t'ennuirai de mon mieux:
C'eſt de quoi j'oſe te répondre.
Quelquefois même plus heureux
Je t'arracherai quelques larmes:

Le Sentiment ſi plein de charmes,
Viendra ſe mêler à mes jeux.
Philoſophe dans mon délire,
Je m'applaudis de ſoupirer:
Celui qui ne ſçait pas pleurer
N'a pas acquis le droit de rire.
Me voilà prêt, allons, ſuis-moi,
Tu crains la longueur de la route ?
Mille fleurs y naîtroient ſans doute,
Si je la faiſois avec toi.

Nos chevaux, pleins d'honneur & d'âme,
Nous traînent en grand appareil,
Et déja reſpirent la flâme,
Comme les courſiers du Soleil:
Déja dans notre courſe agile,
Nous voyons fuir ces beaux remparts,
Où s'endort un peuple futile
Au ſein des Plaiſirs & des Arts:
Déja ſur un côteau fertile
Nous laiſſons errer nos regards,
Laſſés du faſte de la Ville,
Où l'ennui roule dans des chars.

Du Zéphir l'haleine eſt plus pure ;
D'un lieu triſtement fortuné,
Nous quittons l'air empoiſonné
Pour les Parfums de la Nature.
Et le plaiſir, & le chagrin,
Tout eſt compenſé dans le monde ;
Oui, dans cet immenſe Jardin
La roſe avec l'épine abonde.
Dieu fit, je le crois volontiers,
Pour l'agrément de nos voyages,
Ces beaux vallons, ces payſages :
Mais, pour le ſupplice des Sages,
Le Diable a créé les rouliers.
Que peut une frêle voiture
Contre ces gros mondes roulans,
Traînés par ſix monſtres peſans,
Auſſi mal appris, je te jure,
Que leurs guides impertinens,
Toujours ivres, toujours jurans,
Aveugles, ſourds, impitoyables,
Qu'il faut tuer de temps en temps,
Pour les rendre un peu plus traitables.
Grace aux chocs devenus fréquens,

Cent

Cent fois notre conque légère
Penſa ſe briſer comme un verre,
Et nous laiſſer, le long des champs,
Philoſopher ſur la pouſſière.
A la fin un peu mécontens,
Appellant l'adreſſe à notre aide :
A ces petits déſagrémens,
Nous fumes chercher le remède,
Chez un Armurier d'Orléans.

Nous prîmes chacun, ſans mot dire,
Un de ces tubes menaçans,
Qui, lorſqu'on les préſente au gens,
Font que ſoudain on ſe retire :
Comme la frayeur rend polis !
Il falloit voir, humbles, ſoumis,
Tous nos animaux de la veille,
D'un certain éclat éblouis,
Se détourner, baiſſer l'oreille,
Et ſaluer nos deux fuſils.

Sans embarras & ſans contrainte,
En vainqueurs nous marchons enfin;

Et le ſpectacle de leur crainte
Charme les ennuis du chemin.
Que dis-je ! l'ennui, je t'aſſure,
Sous un ciel toujours varié,
Loin du bruit & de l'impoſture,
N'approche point de l'amitié
Qui voit ſourire la Nature.
O lieux ! ô rivages chéris !
Fleuve fécond, ſuperbe Loire,
Jamais, jamais tes bords fleuris,
Où Cérès, le front ceint d'épics,
Étale ſa pompe & ſa gloire,
Le cours paiſible de tes eaux,
Ces prés, ces bois & ces côteaux
Ne ſortiront de ma mémoire....

QUELS feux colorent l'horiſon !
O Dieux ! quelle belle ſoirée !
Du Soleil le dernier rayon,
Jouant ſur la voute azurée,
Ne peut quitter cette contrée,
Malgré l'ordre de la ſaiſon.
Son or & ſa pourpre mobiles

Au fond des flots ſont réfléchis :
La préſence de deux Amis
L'a ſuſpendu ſur ces aſyles.
Il voit en ſon immenſe cours
Cent mille Amans & leurs Maitreſſes,
Se jurant de fauſſes tendreſſes,
Gémir dans le ſein des Amours.
Il voit des âmes orgueilleuſes
Qui n'ont que leurs deſirs pour loix :
Il voit des vertus faſtueuſes,
Des Rois malheureux d'être Rois.
De toutes parts il voit le crime,
Sous cent formes multiplié,
Et preſque jamais l'Amitié
Ne s'offre à ſon regard ſublime.
Cette noble Fille des Cieux,
Toujours plus riante & plus belle,
Quand elle vient frapper ſes yeux,
Vaut bien qu'il s'arrête pour elle.

Enfin ſon diſque éblouiſſant
Roule ſous un autre hémiſphère ;
Et Phébé vient en rougiſſant

Nous prêter ſa douce lumière.
Remplis de ces vaſtes objets,
Offerts par des plaines fécondes,
Qu'entourent les plus belles ondes,
Où règne une touchante paix :
Nous nous diſions ; que ce rivage
Du Bonheur nous peint bien l'image !
Ici rien n'attriſte les yeux.
O Ciel ! dans un ſi court voyage
Aurions-nous trouvé des heureux ?
Le Payſan laborieux,
Recueillant le fruit de ſon zéle,
N'a-t-il à craindre dans ces lieux,
Ni la Taille ni la Gabelle ?
Ce pays, par-tout habité,
Eſt par-tout riant & tranquille :
N'eſt-il point encore infecté
Par l'avarice de la Ville ?
Inſpirés par l'humanité,
Nous chériſſions de ſi doux ſonges :
Au défaut de la vérité,
Il faut embraſſer des menſonges.

Du Récit j'obſerve les loix ;

Quand on conte, il faut aller vîte.
Je ne t'arrête point au gîte.
Et je touche aux remparts de Blois.

DÉJA s'élève dans la nue
Cet Amphithéâtre vanté,
Qui, par la Loire répété,
Satisfait doublement la vue.
On découvre sur la hauteur
Ce Palas vaste & magnifique
Qu'habite, au sein de la grandeur,
Avec un faste canonique,
Dans le costume évangelique,
Un des Apôtres du Seigneur.

TU connois ce Châtel antique
Que fit bâtir François Premier;
Mazure bisarre & gothique,
Mais qu'il ne faut point oublier.
Sur-tout son Concierge fidèle
Mérite bien d'être cité:
C'est un Monsieur, tout plein de zéle,
Et très-plaisant en vérité.
Malgré la pesanteur de l'âge,
Et ses deux aulnes de visage,

Il va grimpant, trottant, ſoufflant;
Vous indique chaque paſſage,
Et s'extaſie à tout inſtant.
Il voit de la magnificence
Où l'on ne voit que des débris;
Il n'eſt point de trou de ſouris,
Qui ne faſſe honneur à la France.
Dans les recoins les plus obſcurs
Très-gravement il vous promène;
Il vous fait admirer les murs
Comme les murs de porcelaine.
Souvent, pour vous inſtruire mieux,
Il s'arrête, ferme les yeux,
Met ſes deux mains ſur ſa bedaine,
Et puis, voilà mon gros menteur
Qui, ſans oſer reprendre haleine,
Vous dit tout ſon Château par cœur.

PASSONS des diſcours ſi ſublimes.
Dans ce Château, jadis fameux,
Où, parmi les ris & les jeux,
La haine marquoit ſes victimes;
Séjour brillant & dangereux,
Où logeoient les Rois & les crimes,

Logent aujourd'hui la candeur,
Et la vérité ſans nuage,
La vertu ſans trop de rigueur,
Et le bon ton ſans étalage.
Par fois on y rencontre un Sage;
Juſqu'à plaire oſant s'abaiſſer ;
Un bon humain, très-peu ſauvage,
Qui ſçait rire & qui ſçait penſer;
Savant ſans faſte & ſans rudeſſe :
Charmant, quoiqu'il diſe la Meſſe,
Un ſimple, un fortuné mortel,
Qui ne rougit point d'être aimable,
Et ſçait quitter le ſaint Autel,
Pour venir s'amuſer à table.
Qu'avec plaiſir j'ai contemplé
Ce ſéjour *, reſpecté par l'âge,
Où l'on vit jadis aſſemblé
Un vénérable Aréopage !
Dans ce vaſte aſyle autrefois
L'altière & puiſſante Nobleſſe,
Le Clergé, toujours plein d'adreſſe,
Et le Peuple, immolé ſans ceſſe,

* *La Salle où ſe tenoient autrefois les Etats.*

Peſoient & défendoient leurs droits.
Aujourd'hui, c'eſt dans ce lieu même
Que, le jour penchant vers ſa fin
Des Bléſoiſes le jeune eſſain
Vient rendre hommage au Dieu ſuprême
Qui tient un flambeau dans ſa main.
L'obſcurité les favoriſe
Sous ces lambris majeſtueux :
Chaque colonne a ſa deviſe,
Ses vers & ſon chiffre amoureux.
Les mères en ſont exilées;
On n'entend que tendres ſoupirs,
Et ces voix inarticulées,
Organes confus des plaiſirs.
L'Amour dans les airs s'y balance,
Applaudit à ces doux ébats,
Et rit de tenir ſes Etats,
Où ſe tenoient ceux de la France.

DANS ces effets, qui ſont des jeux,
Je reconnois la main des Dieux.
Tout meurt, ſe diſſout & s'écoule;
Tout renaît ſous des traits divers:
Le torrent des âges qui roule

Uſe & reproduit l'Univers.
Athènes n'eſt plus qu'un village;
Les arts fleuriſſent à Berlin.
Le François frivole & volage
Peut ceſſer de l'être demain.
Du Midi le Nort eſt l'Ecole,
Le Ruſſe eſt devenu badin;
On dit la Meſſe au Capitole.
Prêtant le flanc de toutes parts,
Rome en proie aux eſprits crédules,
A des croix au lieu d'étendarts;
Et c'eſt un vieux Pontife en mules
Qui régne où régnoient les Céſars.

O Temps! exerce ton ravage,
Et plane ſur les élémens.
De ce Monde, où paſſe le Sage,
Sappe en ſecret les fondemens.
Que me fait ta faulx vengereſſe,
Si je conſerve des deſirs,
Si l'Ami, que le Ciel me laiſſe,
Préſide à mes heureux loiſirs,
Si tu reſpectes mes plaiſirs,
Et les charmes de ma Maîtreſſe?

Mais de ces différens tableaux,
Qu'a tracés ma Muſe légère,
Amante des objets nouveaux,
Venons à ceux que je préfère.

CIEL! quel ſpectacle attendriſſant!
Je vois, dans leur tranſport ſincère,
Une Fille, un Fils, une Mère,
Rire & pleurer en s'embraſſant.
Tu partageas bien cette joie,
Toi, le témoin de leur bonheur,
Toi, dont le front ſerein déploie
Et la franchiſe & la candeur:
O toi! Philoſophe ſenſible,
Qui, dans ta retraite paiſible,
Jouis du Ciel & de ton cœur.

RÉJOUIS-TOI, ma tendre Mère;
Toi, la Mère de mon Ami;
Tu n'es point heureuſe à demi,
On t'aime autant qu'on te révère.
Renais au ſein de tes enfans:
Que leur jeuneſſe te couronne,
Et que l'éclat de leur printemps,
Embéliſſe encor ton automne!
Ce ſont deux fleurs, tu le vois bien;

Que fit éclorre la Nature,
Pour ſervir enfin de parure
A l'arbre qui fut leur ſoutien.

Notre Compagne de voyages
Eſt plus aimable que jamais.
Compte qui voudra ſes attraits,
Je n'aime point les longs Ouvrages.
Loin du tourbillon des Amans,
Libre, ſatisfaite & tranquille,
Elle moiſſonne dans les champs
De nouveaux charmes pour la ville.
Fuyant les Dieux & leurs lambris,
C'eſt Vénus qui ſe fait Bergère:
Malheureuſement le pays
Eſt très-ſtérile en Adonis.
On prétend qu'il n'en fournit guère;
Et Mars, qui vaudroit encor mieux,
Mars, à vaincre toujours habile,
De Chambor a quitté l'aſyle,
Pour aller habiter les Cieux.

On ne ſçait point feindre au Village.
Une ſimple & champêtre Cour
Vient offrir à mon jeune Sage
Des cœurs ſans fard, un pur hommage,

Payés du plus juste retour.
Maître Colas & Maître Pierre,
Bons Auvergnacs, remplis de sens,
Très-peu versés dans la Grammaire,
Prononcent leurs lourds complimens,
Bien incultes, bien éloquens,
Bien au-dessus du fade encens
De la politesse ordinaire.
Oui, j'aime mieux ces vrais humains,
Ne toisant jamais leur langage,
Que ces discoureurs enfantins,
Toujours enchaînés par l'usage,
Qui vont distillant la fadeur,
Que rien n'attendrit & ne touche;
Qui vous disent avec la bouche
Ce qu'il faut dire avec son cœur.

Ah! sans cesse je me rappelle
Ce jour de Fête & de bonheur,
Cette scène pour moi nouvelle,
Que dédaigneroit la grandeur,
Toujours froide & toujours cruelle.
Dès le matin, dans le Château
On fit entrer tout le Village.
Téniers, prête-moi ton pinceau,

Toi, la Fontaine, ton langage;
J'en ai beſoin pour ce tableau.

DÉJA le flageolet gothique
A donné le ſignal des jeux;
Et de l'allegreſſe ruſtique
L'éclat brille dans tous les yeux.
On ſe mêle, on choiſit ſa place,
Par inſtinct on va s'embraſſer;
Déjà chaque main s'entrelace,
Et le grand rond va commencer.
De cris joyeux le Ciel réſonne;
Colinette, pour refuſer
Ce que pourtant Liſe abandonne,
Vous attrape un bon gros baiſer,
Qu'en riant Mathurin lui donne.
Sans trop ſonger aux Spectateurs,
On fait faire un ſaut à Pérette;
Zéphir, qui dans les airs la guette,
L'expoſe aux regards des railleurs.
Pérette ignore la décence,
Ne ſçait point qu'il faut ſe fâcher;
Et croit n'avoir rien à cacher,
Parce qu'elle a ſon innocence.
Plus loin des groupes de Buveurs

Trinquent ſur une vaſte tonne,
Qu'une branche verte couronne :
Le vin ruiſſele ſur les fleurs.
Des vieillards aſſis ſous l'ombrage,
Semblent ranimer leur langueur :
Leur front, tout ſillonné par l'âge,
Reprend la vie & la couleur.
La joie a paſſé dans leur âme,
Ils ſe rappellent leur printemps ;
Et leur œil preſqu'éteint s'enflâme
De la gaîté de leurs enfans.
Je vois des Laboureurs naiſſans
Courir ſans guide & ſans liſières :
Les plus jeunes, plus careſſans,
Reviennent . auprès de leurs mères,
Jouer avec les cheveux blancs
Et la barbe de leurs grand-pères,
Qui vont bientôt mourir contens.

ÉMILIE, à ce Bal ruſtique,
Que je viens d'offrir à tes yeux,
Comparons nos Bals faſtueux,
Notre Danſe ſoporifique,
Nos Quadrilles ſi langoureux,
Et notre ennui ſi magnifique,

Et notre effort pour être heureux.
Pourquoi d'un carton odieux
Charger les traits de l'allégreſſe !
Rougiſſons-nous de notre ivreſſe ?
Le maſque eſt-il fait pour les jeux ?
J'aime ces fronts où tout reſpire,
Où des cœurs ſe peint le délire,
Ces miroirs de la vérité,
Que nulles vapeurs ne terniſſent,
Où dans leur jour s'épanouiſſent
Tous les rayons de la gaîté.
Par-tout nous portons nos entraves,
De rien nous ne ſçavons uſer :
Nous reſſemblons à des eſclaves,
Que l'on condamne à s'amuſer.
Perdu dans la foule bruyante
On ſe coudoie, on ſe pourſuit,
On bâille, on ment, on ſe tourmente,
Chacun ou ſe cherche, ou ſe fuit.
On voit des Grâces douairières,
Allant, précipitant leurs pas,
Et reſſerrant leurs vieux appas
Dans des juſte-au-corps de Bergères ;
Des ours charmarrés de rubans,

Des diables pleins de gentilleſſe;
Et ſur-tout des jeunes Sultans,
Qui n'ont pas même une Maîtreſſe.
On s'échappe, on déſerte enfin:
L'ennui ſeul veille au fond des âmes;
Et les nerfs de toutes nos femmes
Sont ébranlés le lendemain.

JE l'avoûrai, belle Émilie,
Je puiſe ici des goûts nouveaux;
J'aime la pente des côteaux;
D'où l'œil commande à la prairie,
Où ſerpentent mille ruiſſeaux.
Soit que l'aſtre du jour achève
Le cours qu'il décrit dans les airs,
Ou ſoit que l'Aurore ſoulève
Le grand rideau de l'Univers;
Toujours ma rapide penſée
S'élance, & me fait des plaiſirs;
Mon âme ſans ceſſe exercée,
Forme ſans ceſſe des deſirs.
Je vois & j'entends la Nature;
Elle vole avec les Zéphirs:
Dans cette ſource elle murmure,

Et ſemble, ſous cette verdure,
Laiſſer échapper des ſoupirs.
Son empreinte eſt dans ces nuages,
Dont le voile obſcurcit les cieux :
Elle tonne avec les orages,
Elle étincele dans les feux.
Par-tout de ſa main bienfaiſante
Je reconnois les vaſtes dons :
Elle parle, ſa voix puiſſante
Fait rouler le char des ſaiſons,
Et c'eſt aux frimats qu'elle enfante
Qu'on doit l'or flottant des moiſſons.
Ici je penſe, je ſuis homme.
Philoſophes que l'on renomme,
Je vous ſurpaſſe en ce moment :
J'en atteſte la Raiſon même,
Vous futes ſages par ſyſtême,
Et je le ſuis par ſentiment.

En ces lieux au moins je puis rire
De tes prétendus Beaux-Eſprits,
Fameux dans l'art de la Satyre,
Briguant à grands frais le mépris;
Sans qu'un pareil choix leur déplaiſe,

J'y puis être ſot à mon aiſe,
Et me moquer de leurs Ecrits.
Pourvu qu'au ſoir je me repoſe,
Après les plaiſirs d'un beau jour,
Et que ma main cueille une roſe
Sur les arbuſtes d'alentour ;
Qui peut me nuire ou me diſtraire ?
Que me font les vaines rumeurs,
Les Libelles & leurs Auteurs ?
Cet aſyle eſt un ſanctuaire
D'où n'approchent point leurs fureurs.
Je voue à l'Amitié fidelle
Mes inſtans, fortunés par elle.
Que dis-je ! en cet heureux ſéjour,
Il en eſt auſſi pour l'Amour.
Dans la retraite ſolitaire
Le cœur eſt prompt à s'enflâmer ;
A la ville on ne veut que plaire,
C'eſt dans les champs qu'on veut aimer.
Après les frivoles tendreſſes
De nos élégantes Beautés,
Ce long commerce de foibleſſes,
D'ennuis & d'infidélités :
Après ce triſte perſiffiage,

Que l'on appelle ſentiment,
La fatigue d'être volage,
Ou le dégoût d'être conſtant :
Combien il eſt doux pour le Sage
De s'envoler dans les forêts,
Et de chiffonner les attraits
De quelques Nymphes de village !
Toi, l'unique objet de mes vœux,
Aline, ô toi que je préfère,
Sans ornemens tu ſçais me plaire,
Sans art tu ſçais me rendre heureux.
Va, ton art eſt d'être ſincère.
Pour moi, je n'oublîrai jamais
Ce jour où, près d'une bruyère,
J'appris à ma jeune Bergère
De l'Amour les premiers ſecrets.
Quelle vérité ! que d'attraits !
Dans ton ſein couloient quelques larmes :
Elles humectoient nos baiſers ;
Et déja tes voiles légers
Ceſſoient de m'envier tes charmes.
Heureux le Mortel tranſporté,
Qui réaliſant l'eſpérance,
Saiſit le moment ſouhaité,

Triomphe de la résistance,
Et fait sentir à la Beauté
La douloureuse volupté,
Où meurt la timide innocence !
Bannis sur-tout de vains regrets :
Pour un bien que l'Amour moissonne ;
Il en est mille qu'il nous donne,
Et ses larcins sont des bienfaits.
Ce Dieu nous couvre de son aîle :
Mon bonheur peut être ignoré ;
Aime-moi bien, sois-moi fidelle,
Et n'en dis rien à ton Curé.

LE MALHEUR,

ODE.

Couvre-toi de voiles funèbres,
Muſes, prends tes plus noirs pinceaux:
Que la douleur de ſes ténébres
Obſcurciſſe tous mes tableaux.
Loin de moi cette ardente ivreſſe
Qui peignoit tout à ma jeuneſſe
Sous les traits les plus ſéduiſans.
Soleil, dérobe ta lumière;
Et toi, dirige ma carrière;
O nuit, préſide à mes accens.

*

Quels cris juſqu'à moi retentiſſent?
Quel deuil remplit tout l'Univers?
Combien de malheureux gémiſſent
Sous le triſte poids de leurs fers?
Dieux! quelle illuſion touchante
D'un Spectacle qui m'épouvante
Vient me retracer les horreurs?
Oui, de tous les Mortels enſemble
Ma pitié ſous mes yeux raſſemble
Et l'infortune & les erreurs.

Je vois des Etres innombrables,
Éternels jouets de la Mort,
Et des arrêts irrévocables
Que contr'eux a lancés le ſort.
En vain leur raiſon enchaînée
A la ſévère deſtinée
Voudroit oppoſer ſon orgueil:
L'Aſtre ſanglant qui les domine,
Les entraîne vers leur ruine,
Et les plonge dans le cercueil.

*

L'un, fier d'un courage ſtoïque,
Inacceſſible au ſentiment,
De ſa fermeté tyrannique
Se fait un éternel tourment:
L'autre, moins malheureux peut-être
Au plaiſir immole ſon être,
Sous le joug des ſens abattu;
Et chacun, dans ſa folle ivreſſe,
Change ſon erreur en ſageſſe,
Et ſa paſſion en vertu.

*

Ou ſuis-je ? quels climats ſauvages !
Quels ſacrifices odieux !
Quoi ! le meurtre ſur ces rivages
Eſt l'encens que l'on offre aux Dieux !
Quels ſont ces Monſtres exécrables
Qui dans le ſein de leurs ſemblables
Plongent leurs parricides mains ?
Ils ſe repaiſſent de carnage ;
Et je vois leur tranquille rage
S'abbreuver du ſang des humains.

*

Grand Dieu ! quelle ardeur de vengeance
Remplit mon cœur épouvanté ! ....
Mais non, plaignons leur ignorance,
En déteſtant leur cruauté.
Du préjugé qui les maîtriſe,
De l'erreur qui les tyranniſe
Ils ſuivent l'aſcendant affreux ;
Et, ſouillés du ſang des victimes,
Ils ſont, au milieu de leurs crimes,
Moins coupables que malheureux.

*

Ah! ſur cette image ſanglante
Jettons plutôt un voile épais :
Ma Muſe interdite & tremblante
Ne ſçait point chanter les forfaits.
Parcourons les Peuples célébres,
Que de ſes profondes ténébres
L'ignorance n'offuſque pas ;
Et de leur raiſon infidelle
Voyons ſi la foible étincelle
Vers le bonheur conduit leurs pas.

*

De cette pompe fantaſtique
Que l'éclat eſt vain & trompeur !
Le dedans n'eſt qu'un corps étique
Que mine en ſecret le malheur.
Par le droit de nuire enhardie,
La ténébreuſe perfidie
Des loix y brave les efforts ;
Et nos Arts, de nos maux complices,
Sans borner le nombre des vices,
N'y font qu'augmenter nos remords.

*

AINSI l'on voit dans une plaine
Brillante de mille couleurs,
Rouler les flots d'une fontaine
Dont le cours est semé de fleurs :
Brulé d'une soif dévorante,
Vers l'Onde pure & transparente
Vole un voyageur entraîné;
Mais par cette liqueur traîtresse,
Sur cette rive enchanteresse,
Il tombe & meurt empoisonné.

*

VANTEZ moins, Villes florissantes,
Ce faux bonheur qui vous séduit :
La cause qui vous rend puissantes,
Insensiblement vous détruit.
Colosses, qui touchez la nuë,
Frappés d'une main inconnue,
Bientôt on vous verra tomber;
Un terme vient où tout expire;
Le plus grand, le plus vaste empire,
Est le plus près de succomber.

*

QUEL démon, quel divin génie
Me tranſportera dans des lieux,
D'où l'infortune ſoit bannie,
Climats favoriſés des Cieux!
Souhaits impuiſſants & ſtériles!
Mortel, tes cris ſont inutiles!
Du deſtin reſpecte les loix:
Le malheur eſt ton appanage;
Il flétrit la vertu du Sage,
Et deſcend dans le cœur des Rois.

*

LEUR félicité n'eſt qu'un rêve
Dont un inſtant détruit le cours;
Un ſeul cheveu retient le glaive
Sans ceſſe étendu ſur leurs jours.
Du monde poſſédant l'empire,
Le vainqueur d'Arbelles ſoupire,
De pareſſe accuſe ſon bras:
Il part, vole, rien ne l'arrête;
Mais le malheur eſt ſa conquête,
Et ſon triomphe le trépas.

*

O toi de qui la prévoyance
Connoit jufqu'à nos moindres maux,
Toi, qui fis fortir l'exiftence
De l'abîme obfcur du cahos:
Au fein de ta gloire immobile,
Avec un œil fec & tranquille,
Peux-tu voir ces triftes Mortels,
Dont l'obéiffante foibleffe,
Sôumife à ta fombre fageffe,
T'éléve en tremblant des Autels ?

*

Si ton infléxible juftice
Exige un fervile tribut;
Sans doute la bonté propice
Eft ton plus fublime attribut.
Du bonheur fur notre hémifphère
Répands un rayon falutaire,
Du haut du célefte féjour;
Et bientôt, offert fans contrainte,
L'encens que tu dois à la crainte,
Tu le devras à notre amour.

*

Qu'avec p'aisir je t'envisage
Abaissant tes yeux satisfaits
Sur des Etres de qui l'hommage
Seroit le prix de tes bienfaits!
Jouis d'un si beau privilége!
L'infortune qui nous assiége
Souille tes regards généreux :
On hait les tyrans redoutables;
Et si les Dieux sont adorables,
C'est quand les Mortels sont heureux.

*

L'OR,

ODE.

DANS les flancs de la Terre avare,
Voiſin du gouffre des Enfers,
L'Or, ce triſte enfant du Ténare,
Laiſſoit reſpirer l'Univers.
En ce premier âge du Monde,
On goûtoit une paix profonde,
Que ne troubloient point les forfaits :
Au ſein d'une volupté pure,
Nos cœurs ſoumis à la Nature
Étoient heureux par ſes bienfaits.

*

ALORS on ignoroit encore
L'orgueil des titres & des rangs,
Et ces fléaux que l'homme honore
Du nom pompeux de Conquérans.
Jouiſſant des droits de ſon être,
Il ne courboit point ſous un Maître,
Un front au joug accoutumé :
Libre, à l'inſtant de ſa naiſſance,
Il ne devoit l'obéiſſance
Qu'aux Dieux ſeuls qui l'avoient formé.

QUEL fracas! ô fureur! ô crime!
Arrêtez, aveugles humains!...
Où courez-vous? Ciel! quel abîme
Creuſent leurs ſacriléges mains!
La clarté fait frémir les ombres:
Ils vont juſqu'aux cavernes ſombres
Braver les Enfers étonnés:
L'erreur à cette race avide
Préſentant le métal perfide,
Irrite leurs vœux effrénés.

*

D'UNE mine obſcure & brillante
Je les vois, ces Spectres affreux,
Suivre la trace étincelante
Au fond des antres ténébreux.
L'avarice pâle & défaite,
Avec une joie inquiéte,
Éclaire leurs ſombres travaux.
Que le Ciel tombe, qu'ils périſſent!
Pourvu que leurs efforts raviſſent
Ce qui doit enfanter leurs maux.

*

DIEU puiſſant, lance ton tonnerre :
Punis ces Mortels indiſcrets,
Qui juſqu'au centre de la Terre
Vont te dérober tes ſecrets.
Mais non ; ſuſpends, ſuſpends ta foudre ;
C'eſt peu de les réduire en poudre ;
Laiſſe-les ſentir leurs malheurs ;
Et que ce Monſtre, dont leur rage
Se fait une ſi belle image,
Te venge, en déchirant leurs cœurs.

*

OUI je le vois, ce monſtre impie
Franchir les bords du Phlégéton,
Et ſous les traits d'une furie,
S'élancer du ſein de Pluton.
Des gémiſſemens moins funèbres
Retentiſſent dans les ténébres
De ſes Royaumes ſouterrains ;
Et, loin de retenir ſa proie,
Tout l'Enfer tréſaille de joie
Du préſent qu'il fait aux humains.

*

COUVERT de vaiſſeaux innombrables
Déjà l'Océan courroucé
Sous l'effort des rames coupables
Frémit de ſe voir traverſé :
Parcourant les plaines profondes,
Quels nouveaux Souverains des Ondes,
Semblent défier les revers ?
Le Ciel en vain lance des flammes,
L'ardeur qui dévore leurs ames,
N'a de bornes que l'Univers.

*

THÉMIS s'enfuit épouvantée
Aux cris lugubres des mourans ;
Et, ſur la terre enſanglantée
Je vois naître les conquérans.
Sur leur tête gronde la foudre.
Leurs pieds écraſent dans la poudre
Le front avili des Mortels.
Et, déïfiés par les crimes,
Leurs Pontifes ſont leurs victimes,
Et des tombeaux ſont leurs Autels.

*

Ils parlent ; on conſtruit des villes :
Peuples dignes de vos malheurs,
Quoi ! vous élevez des aſyles
Pour y recevoir vos Vainqueurs !
Vous baiſez la main qui vous bleſſe :
Je vois, je vois votre baſſeſſe
De vos Tyrans faire des Rois :
Le vil intérêt les couronne,
L'injuſtice entoure leur trône ;
La crainte éterniſe leurs droits.

*

Tandis qu'une lâche induſtrie
S'empreſſe à combler leurs deſirs ;
Privés du ſoutien de la vie,
Vous gémiſſez de leurs plaiſirs.
Gagés pour encenſer des vices,
Leurs flateurs de vos maux complices,
Recueillent ſeuls tous les bienfaits ;
Et leur orgueilleuſe opulence
Semble inſulter à l'indigence
Des infortunés qu'ils ont faits.

*

Contraste affreux! funeste image!
O honte de l'humanité!
Est-ce là ce juste partage
Prescrit par la Divinité?
Lorsque plus riante & plus belle
La Terre active renouvelle
Le germe dans ses flancs caché;
Le chêne, fier de son ombrage,
Voit-il l'arbrisseau sans feuillage
Près de lui mourir desséché?

*

De nos maux source enchanteresse,
Du Monde ressort dangereux,
Ah! que ne restois-tu sans cesse
Enseveli loin de nos yeux?
Terre, reprends dans tes abîmes,
Reprends tes trésors & nos crimes,
Reviens, généreuse équité;
Et parmi nous raméne encore
Les seuls biens que mon cœur implore,
Le bonheur & l'égalité.

*

STANCES

SUR LA MORT D'UN AMI.

Sous le noir ciſeau de la Parque
Mes yeux ont vu tomber tes jours,
Ami, te voilà pour toujours
En proie au ténébreux Monarque.
L'amitié, ni l'Amour en pleurs,
Du Nocher de la ſombre barque
N'ont pu ſuſpendre les rigueurs.

*

Que fais-je? ma douleur t'outrage;
Cet inſtant, qu'on nomme la mort,
N'eſt qu'un terme, où l'homme s'endort,
Après un pénible voyage.
Ta vertu qui vit dans les Cieux,
Ne veut de moi qu'un pur hommage,
La plainte importune les Dieux.

CE tombeau m'inſtruit & m'éclaire
Sur le néant de l'Univers:
Mes yeux enfin ſe ſont ouverts.
Oui, ce bonheur imaginaire
Que nous pourſuivons ici-bas,
N'eſt qu'une trompeuſe lumière
Que fait éclipſer le trépas.

*

REVES brillants, voluptés vaines;
Vous ne ſéduirez plus mon cœur,
Des eſclaves de la grandeur
Je n'irai point briguer les chaînes.
Si l'arbitre de l'avenir
Me prépare à ſon gré des peines,
Je ne veux point les prévenir.

*

ENTRE les bras de la moleſſe,
Libre de crainte & de deſirs,
Loin des bruyans & faux plaiſirs,
Je verrai couler ma jeuneſſe.
J'attendrai la mort ſans terreurs,
Et que craindrois-je? mon ivreſſe
M'en épargnera les horreurs.

*

LA POESIE,

ODE.

Ut Pictura, Poësis.

Le Parnasse, autrefois siége de l'harmonie,
Ce Mont, d'où s'élançoient les éclairs du génie;
Dans la nuit du cahos est-il donc replongé?
A la froide raison on soumet Polimnie;
Et son culte avili n'est point encor vengé.

*

Je cherche en vain cette Déesse altière,
Qui, dans son vol ambitieux,
Jusqu'au foyer de la lumière,
Affrontoit le regard des Dieux.
Je ne vois plus qu'une Muse tremblante,
Dont tous les feux sont amortis;
Qui toujours foible & chancelante,
Traîne, en les mesurant, ses pas appesantis.

*

OMBRES des demi-Dieux, Mânes de nos Orphées,
Dont les noms échappés de l'abîme des temps,
Conſervoient parmi nous leurs honneurs éclatans.,
Et triomphoient des brigues étouffées;
Des attentats de vos Cenſeurs nouveaux
Défendez vos trophées,
Et l'immortel laurier qui croît ſur vos tombeaux.

⁂

LA Raiſon timide & ſévère
Veut ſymétriſer vos accords;
Aux loix d'une ſageſſe auſtère,
Elle aſſujettit vos tranſports.
De votre gloire elle diſpoſe;
Sous ce joug qu'elle vous impoſe
Venez courber vos fronts altiers;
Et, briguant de viles entraves,
A ſes genoux, humbles Eſclaves,
Venez dépoſer vos lauriers.

⁂

Vous qu'Apollon enflamme encore,
Laiſſez vos brillantes couleurs ;
Déſormais à la jeune Flore
Arrachez ſes treſſes de fleurs.
Enlevez les fruits à Pomone,
A Cérès ſa faulx, ſa couronne,
L'or ondoyant de ſes guérets ;
Et, dans vos peintures nouvelles,
Au Zéphir dérobez ſes aîles,
A l'Amour ſon arc & ſes traits.

La Raiſon proſcrit ces images ;
C'eſt elle qu'il faut écouter ;
Et nos Poëtes ſont des Sages
Qui ne ſçavent que diſſerter.
Jaloux d'une palme fragile,
Homère, Pindare, Virgile,
Ont en vain bégayé des vers.
Le Monde étoit dans ſon enfance ;
Et le jour qu'attendoit la France,
Va ſe lever ſur l'Univers.

*

Quelle ſainte fureur m'anime?
Diſparoiſſez, barbares loix.
Muſes, je vous retiens ſur le bord de l'abîme;
De vos Autels il faut venger les droits.

*

Mais quels concerts ſe font entendre?
C'eſt toi, noble fille des Cieux,
Qu'en ce moment je vois deſcendre
Du Palais enflammé des Dieux.
Tout l'Olimpe te ſert de trône;
Un nuage d'or t'environne.
Du vif éclat de tes couleurs
La voûte des airs ſe nuance;
Et l'Amour ſur ton front balance
Des feſtons de mirthe & de fleurs.

*

L'Aurore vient t'offrir ſon écharpe éclatante,
Le Soleil ſes rayons, Hébé ſon doux ſouris;
Élevant juſqu'à toi ſa conque tranſparente,
La Déeſſe des mers, le front ceint de rubis,
Apporte à tes genoux les tréſors qu'elle enfante.

*

Des Champs Elisiens les immortels berceaux
Par toi se couvrent de verdure.
Par toi l'Aquilon siffle, & le Zéphir murmure;
Tu commandes à la Nature,
Et tu la reproduis sous tes brulans pinceaux.

*

Le Printemps sur tes pas renverse ses corbeilles;
Lui-même il rajeunit le verd des arbrisseaux;
Et Bacchus, en riant, t'offre l'oubli des maux,
Dans le jus ambré de ses treilles.

*

Tu parles, les humains confusément épars,
Vont s'assembler sous de communs asyles.
Je vois naître les loix & s'élever des Villes
Les magiques remparts.

*

La vérité par toi quitte enfin sa rudesse;
Empruntant ta parure, elle a repris ses droits;
Et, sous des traits plus doux, s'approche avec adresse
De l'oreille des Rois.

O charme heureux de l'harmonie!
Flatteuſe illuſion, ſouveraine des cœurs,
Tout l'Univers eſt plein de ta magie;
Et le plaiſir arme tes défenſeurs.

*

QUAND la Reine de l'Empirée
Des Grecs favoriſant les coups,
Du fils de Saturne & de Rhée
Voulut déſarmer le courroux;
Eſt-ce donc toi, froide ſageſſe,
Qui ſçus prêter à la Déeſſe
Un Art & des traits inconnus?
Plus belle & ſur-tout moins ſévère,
Elle n'emprunta, pour lui plaire,
Que la ceinture de Vénus.

*

DÉJA le Maître du Tonnerre
Sourit avec ſérénité ;
Ses yeux, qu'enflammoit la colère,
Étincélent de volupté.
Il s'attendrit, brûle, ſuccombe ;
Du haut des Cieux un voile tombe
Soutenu par mille Zéphirs ;
Et l'Ida, que couvre un nuage,
Voit éclorre un nouveau bocage,
Où le Dieu cache ſes plaiſirs.

*

TEL eſt ton charme, auguſte Poëſie ;
Qu'on veut empriſonner dans un triſte devoir.
Semblable à la Beauté par l'Amour embellie,
Il ne faut point juger, mais ſentir ton pouvoir.

*

O vous qu'offenſe un beau délire,
Qui jamais d'Apollon n'éprouvez les fureurs;
Dont l'oreille ſe ferme aux accords de la lyre,
N'érigez plus en loix vos ſerviles erreurs.
Votre caprice en vain reſſerre
L'eſſor d'un vol audacieux
Quand le timide oiſeau raſe humblement la Terre,
L'Aigle s'élance, & ſe perd dans les Cieux.



REFLEXIONS

SUR LE CONTE.

De tous les genres d'écrire, le Conte eſt, ſans contredit, celui qui ſe rapproche le plus de la Nature : il en eſt l'expreſſion naïve ; il doit en emprunter tous ſes ornemens. C'eſt un enfant qui ne ſçauroit nous plaire, qu'autant qu'il nous reproduit les traits de celle à qui il doit la naiſſance : mais comme il eſt en nous de tout altérer, en croyant tout perfectionner, à meſure que l'eſprit a fait des progrès, le Conte, avec ſa ſimplicité, a perdu ſon premier charme. Quelques imaginations ardentes & déréglées en ont détourné l'uſage & la deſtination. Ce qui étoit fait pour amuſer ou pour inſtruire, eſt devenu l'art d'endoctriner les paſſions, qui ne ſont déjà que trop ingénieuſes & trop ſçavantes.

Au refte, je ne prétends point m'ériger en Moralifte ; malheureufement par-tout où il y a des hommes affemblés, il faut prefque toujours les corrompre pour leur plaire. Je ne m'attacherai donc qu'à la partie du goût & au caractère particulier des différens Ecrivains qui fe font exercés dans le genre dont il eft queftion.

Les Grecs, qui ont trouvé des Imitateurs, étoient naturellement vifs, légers, railleurs ingénieux, amoureux de cette Philofophie qui fe moque de tout, parce qu'elle n'attache de prix à rien ; eftimant plus leurs Poëtes que leurs Généraux, & préférant la repréfentation d'une Piéce nouvelle d'Euripide au gain d'une bataille : ils auroient oublié les maux que leur fit la Guerre du Péloponnèfe, fi on l'avoit mife en Vaudevilles.

Admirateurs exceffifs, ou détracteurs cruels, ils perfécutoient leurs Sages, déïfioient leurs Bouffons : c'étoit un Peuple charmant.

Aussi fut-ce à Athènes, où le caractère de la Nation déployoit toutes ses nuances, & se jouoit sous toutes les formes, que le célébre Ecrivain de Samosate * jetta les fondemens de sa réputation. C'est là qu'il prit ce ton de plaisanterie, cette légéreté, cet atticisme que l'on trouve dans ses Contes & dans ses Dialogues : c'est-là qu'il apprit à connoître les hommes. Ce que j'aime sur-tout dans Lucien, c'est ce dédain philosophique, cette noble indépendance qui ne plie que sous le joug de la Raison. Avec lui, la vanité n'a point de subterfuges. Il la poursuit dans son dédale ; il se fait jour à travers ce brouillard d'encens dont les Grands sont enveloppés ; il les apprécie, leur arrache le masque, & les expose à la risée de l'Univers. Il fait descendre les Dieux de l'Olimpe, les Rois de leur trône, les Héros de leur char de triomphe, & tous viennent rougir à ses pieds de leurs vices & de leurs foi-

* *Lucien.*

bleſſes. Que ne ſert-il d'exemple à ces hommes timides, qui rampent dans le cercle étroit des bienſéances ſerviles, & qui oſent écrire quand ils craignent de penſer? Lucien ne ſe borne pas à un ſeul ton: quelle délicateſſe, quelle chaleur, quelle grace, dans le récit des Amours de Téomneſte! Le Conte de l'Ane eſt un chef-d'œuvre de gaîté, de fineſſe & de narration.

On a intitulé *Odes* les Œuvres d'Anacréon mais la plupart ſont en récit, & peuvent paſſer pour des Contes: tels ſont *la Vengeance de l'Amour*, *l'Amour réfugié*, *l'Amour de cire*, & tant d'autres: ainſi je puis en parler, ſans m'écarter de mon objet. Anacréon eſt, ſans contredit, le Poëte le plus aimable, le plus facile, le plus riant de toute l'Antiquité: malheureuſement on l'a défiguré parmi nous. Comment, dans le ſilence d'un cabinet, peut-on ſe remplir de ce feu qu'il puiſoit dans les yeux

yeux de ſa Maîtreſſe, dans le déſordre de la table & dans l'entretien de ſes amis ? C'eſt une fleur qui n'a ni éclat ni parfum loin du ſol qui l'a vû naître. Ce Poëte eſt un de ceux qu'il faut laiſſer dans leur langue naturelle : il eſt moins difficile de l'égaler que de le traduire.

LE Conte fleuriſſoit auſſi parmi les Romains. Pétrone, Chevalier Romain, Proconſul de Bithynie, Conſul ſous Néron, & plus que tout cela, homme de plaiſir & de bonne Compagnie, fut un de ceux qui excellerent dans ce genre. Il trouva le moyen d'avoir du goût ſous le regne de Claudius * & de la délicateſſe à la Cour de Meſſaline. C'eſt lui qui étoit chargé de déſennuyer l'Empereur en inventant chaque jour quelque fête nouvelle. Perſonne n'a porté plus loin que lui la recherche de la volupté, &, ſi l'on peut le hazarder, l'érudition du luxe & des plaiſirs. Il

* *Empereur crapuleux.*

donnoit à la Cour la douce empreinte de son caractère & de son génie. Il respire dans ses ouvrages : c'est par-tout un courtisan délié, un libertin aimable, dont les couleurs sont toujours fraîches & animées, & qui ne peint les passions qu'après les avoir senties. Il est certain que la familiarité des Grands, quelque dépravés qu'ils puissent être, est très-utile à ceux qui écrivent. On y trouve cette aisance, cette politesse, cette aménité, ce je ne sais quoi, qu'on peut appeller le vernis de l'esprit & la fleur de l'imagination. C'est toujours avec distinction qu'ils sont vicieux & ridicules, & peut-être est-ce à Claudius que Pétrone est redevable de son immortalité. Son Conte, appellé *Satiricon*, prouve à quel point il avoit étudié les hommes, & l'on voit dans ses Amours de Circé & de Polyenos & dans sa Matrône d'Ephèse, combien il connoissoit les femmes. Il ne faut point oublier parmi les Italiens Bocace & l'Ariſtote. L'un plaira tou-

jours par gaîté franche & la pureté de ſon langage : l'autre eſt un fou plein de génie.

MAIS c'eſt parmi nous particuliérement que le Conte a fait des progrès ſenſibles & qu'il a acquis un nouveau degré de perfection. Il faut remonter juſqu'à Rabelais, que j'ai le malheur de ne pas entendre & de ne pas admirer. Je ne conçois rien à ſa gaîté hiéroglyphique, à ſon bavardage éternel. à ſes indécentes facéties, & je conçois encore moins du Bellay, Evêque de Paris, qui banniſſoit de ſa ſociété tous ceux qui ne ſçavoient point *Maître* * *François* par cœur. J'avoue que des gens de beaucoup d'eſprit liſent encore par choix cet Auteur ſingulier ; ils ont ſans doute le mot de l'énigme, & puiſqu'elle les amuſe, je n'ai rien à leur répondre.

MAROT eſt précieux par ſa naïveté. Les

* *Surnom de Rabelais.*

petits Contes de Rouſſeau * le ſont par leur énergie : il ſemble qu'ils ſoient écrits ſous la dictée du Dieu des Jardins. Je ſuis loin cependant d'approuver ce genre d'ouvrages. L'obſcénité * ne doit jamais ſouiller la plume d'un galant-homme.

L'Amour eſt nud ; mais il n'eſt point crotté.

CE vers me raméne enfin à notre divin la Fontaine, le plus original peut-être de tous les Auteurs qui ont illuſtré la France. Tant de longs Poëmes, écrits avec une pompe faſtidieuſe, ne feront point lus par la poſtérité, & elle n'oubliera jamais Joconde, l'Oraiſon de S. Julien & les Cordeliers de Catalogne.

ON a appellé la Fontaine l'*Enfant gâté* de la nature : elle lui a fait à la vérité des confidences particulieres, & prodigué des ſecrets que

* C'eſt le défaut des Contes de Vergier, de l'Abbé Grécourt & de Verville, Chanoine de Tours.

l'on n'arrache ordinairement qu'après bien des efforts. Tout ſon génie eſt en inſtinct : il s'ignoroit lui-même, & il étoit ſublime ſans le ſçavoir. Jamais il n'a cherché les fleurs dont il a ſemé ſes ouvrages : elles ſe préſentoient à lui ; il n'avoit que la peine de les cueillir, & ne ſe donnoit jamais celle de les arranger. Ses Fables ſont un tréſor de morale, de goût & de ſimplicité. On peut regarder ſes Contes comme les Archives de l'Amour & de la Galanterie On lui a reproché la monotonie de ſes ſujets : mais quelle variété dans les détails ! quelle vérité dans les narrations ! il ſéduit, il entraîne ; & le plaiſir qu'on éprouve le liſant, ne laiſſe point la force de raiſonner ſur ſes défauts. Que dis-je ? Ses défauts même ſont des grâces : il eſt des négligences heureuſes ; dans le Conte ſur-tout, que glacent néceſſairemeut la recherche & l'affectation. La Fontaine reſſemble à ces Beautés à qui le négligé ſied mieux que la parure.

POUR le bien juger, il faut lire ce qu'en a dit dans ſon Epître aux Poëtes M. Marmontel, qui lui-même a fait des Contes charmans. Dans leur genre ils peuvent ſervir de modèles. Il a écrit pour ſon ſiécle : il a ſaiſi les nuances qui caractériſent nos mœurs. Son ſtyle eſt pur, élégant, plein de grâce & de préciſion. Ses Contes, en un mot, ſont l'ouvrage d'un homme du monde, d'un Philoſophe aimable & d'une Moraliſte ingénieux.

CEUX de Guillaume Vadé ſont un phénomène de la vieilleſſe de M. de Voltaire. Après Mahomet, la Henriade, & l'Hiſtoire univerſelle; il a bien voulu nous faire des Contes. Ils ont été avidement reçus par ce même Peuple qu'il traite avec tant de rigueur dans ſon Diſcours aux Velches. On lui a reproché cette invective contre une Nation dont il eſt adoré, & qui lui en a tant de fois témoigné ſa reconnoiſſance

AU reſte on ne peut qu'admirer l'heureuſe fécondité de cet immortel Écrivain. Il réunit tous les tons, ſe plie à tous les goûts, & embraſſe, ſi l'on peut le dire, les deux pôles du monde littéraire. Il inſtruit, il amuſe, il conſole: mais ce qui ſurprendra toujours, c'eſt que dans un âge avancé, il ait conſervé cette gaîté précieuſe abſolument perdue de nos jours; & nous ſommes fort heureux qu'il exiſte à Genéve un vieillard pour nous faire rire, dans un ſiécle où nos jeunes gens ſont preſque tous d'une triſteſſe inſupportable.

TELLES ſont mes réfléxions ſur tous ceux qui ſe ſont diſtingués dans le genre du Conte. Développer leur caractère particulier, entrer dans le détail de leurs beautés, c'eſt, je crois, indiquer le précepte, & le dépouiller de ſa ſécchereſſe & de ſon inſipidité.

L'ÉTUDE des grands modéles vaut mieux que toutes les leçons de nos prétendus Lé-

giſlateurs. Horace, Vida & Boileau réunis ne formeront jamais un Poëte : ils ont mis en vers de belles & d'harmonieuſes inutilités. C'eſt par ſes fautes & ſes écarts que le génie s'éclaire. Ainſi, ſans vouloir donner des leçons, je hazarderai mon ſentiment ſur le genre de Conte que je crois le plus fait pour réuſſir parmi nous.

C'EST chez le Peuple que la Fontaine a pris les principaux traits de ſes tableaux : il a peint la nature *bourgeoiſe*, ſi l'on peut le dire, & il l'a peinte avec des couleurs ſi vraies, qu'il ſeroit indiſcret de travailler après lui ſur un fond qui lui appartient, & qu'il a orné de toutes les grâces de ſon génie. D'ailleurs, nous ſommes dans un ſiècle où la chimère du *bon ton* préſide aux productions légères, & fait leur ſuccès. J'entends ce mot de *bon ton* retentir de toutes parts, & je ne l'ai jamais entendu définir. C'eſt qu'en effet il n'a aucun

ſens déterminé. On le doit à l'amour-propre de quelques ſociétés brillantes qui ont régné pendant quelque temps, & qui ont voulu abſolument retrouver dans nos ouvrages l'empreinte de leur eſprit, la frivolité de leur goût, & cette élégance efféminée que tant d'Ecrivains modernes ont priſe pour du talent. Quoiqu'il en ſoit, il faut juſqu'à un certain point adopter cette chimère.

Ce qu'on appelle la bonne compagnie eſt, comme les autres Ordres de Citoyens, fertile en intrigues amoureuſes, en avantures plaiſantes, en caractères dignes du Conte. Pourquoi nos Marquis, nos Barons & tous nos Élégans Titrés ne remplaceroient-ils pas les Payſans, les Valets & les Muletiers, perſonnages ſi diſtingués dans la Fontaine? Pourquoi, à la place de Cataut, de Perrette & de Magdelaine ne peindroit-on pas nos jolies femmes, qui ſous les pompons de l'art, tiennent de ſi près à la Nature?

Nous avons encore le conte philosophique dont M. de Voltaire nous a donné des modéles dans son Memnon & son Zadig. Ce genre sur-tout ne doit pas être négligé ; il est conforme à nos mœurs, à notre goût, à notre caractère ; la morale y disparoît sous le voile de l'enjoûment ; voilà ce qu'il nous faut, nous aimons la vérité, pourvu qu'on nous la dise en riant ; & ce n'est qu'en nous amusant, qu'on peut nous rendre meilleurs.





Ch. Eisen Inv. *De Longueil Sculp.*



Ch. Eisen Inv. *De Longueil Sculp.*

Qu'on apporte à vos yeux ce précieux coffret,
Scellé de votre main, & de votre cachet.
C'eſt lui qui va détruire un ſoupçon qui m'offenſe ;
C'eſt là que dans ſon jour brille mon innocence.

On va chercher la boëte, on l'apporte, & ſoudain
Le Roi prétend l'ouvrir de ſon auguſte main.
Il y voit le témoin le plus irrécuſable.
Il eſt vrai, Combabus, non, tu n'es point coupable,
Lui dit-il, cependant tu n'es plus de mon goût ;
Je veux un Favori préſentable partout.
Va, ſors de mes Etats, & jamais n'en approche :
Emporte, ſi tu veux, ton coffret dans ta poche.
Ainſi mocqué, hué, malheureux & banni,
Par ſon ambition Combabus fut puni.

La Reine eut un Amant plein d'eſprit & d'adreſſe,
Qui ſçut & conſerver & chérir ſa Maîtreſſe,
Encenſoit à la fois la fortune & l'Amour,
Amant tendre la nuit, & Courtiſan le jour :
Qui ſe fit reſpecter par une noble audace,
Amuſoit le Monarque, & regnoit à ſa place,
Qui ſe vit, jeune encor, près du Trône affermi,
Qui fit Cocu ſon Maître & qui fut ſon ami.

FLORICOURT,

HISTOIRE FRANÇOISE.

Le Chevalier de *Floricourt* étoit un de ces hommes oisifs & bruyans qui surchargent & embellissent la Société ; jeune, riche, d'une figure charmante, il se croyoit dispensé d'avoir des vertus. L'inconséquence, la légéreté, l'oubli des autres & de lui-même, formoient son caractère ; il étoit fat, indiscret, fourbe, vicieux même par air plus que par tempérament. Les femmes le voyoient avec plaisir ; il les amusoit ; il n'en vouloit qu'à celles qui lui ressembloient. A peine en avoit-il triomphé qu'il leur rendoit la liberté, & leur demandoit très-instament la sienne. Il n'étoit amant que dans l'espoir d'être infidèle. Trompeur, trompé, heureux sans savoir pourquoi, il promenoit de cercle en cercle ses travers, ses perfidies, son

ſon faſte, ſa brillante inutilité. C'étoit un homme d'un très-bon ton.

UN jour que, dans un tourbillon de jeunes fous, il faiſoit parade de ſes bonnes fortunes, il faut avouer, lui dit le Marquis *de* * * *, que tu es bien heureuſement né. Fêté par nos *Laïs* élégantes, preſque ruiné par elles, tu jouis, mon cher, de la réputation la plus diſtinguée; il ne manque plus à ta gloire que d'avoir ſubjugué une honnête femme, reconnue pour telle.... là... une femme à ſentimens. Parbleu, reprit *Floricourt*, voilà qui eſt bien difficile! Apprends, Marquis, que les honnêtes femmes ſont plus aiſées à vaincre que les autres, parce qu'elles ſont de meilleure foi, & qu'avec beaucoup de décence.... Si tu veux, j'en entreprendrai une. A la bonne heure, ajoûte le Marquis. Tu en auras le plaiſir, continue *Floricourt*, tu en auras le plaiſir; &, pour te prouver combien je ſuis

ſûr de mon fait, je veux te nommer d'avance l'objet que je compte ſacrifier à la témérité de ton défi ; c'eſt Madame *de Terville*. Tu ſçais qu'elle eſt très-bien, & que nos merveilleux qui rodoient à l'entour, y ont échoué. La difficulté me pique.

La Marquiſe *de Terville* étoit une veuve, jeune, bien faite & jolie; elle n'avoit jamais cédé à la ſéduction, du vivant même d'un mari qui la rendoit malheureuſe, & que, malgré ſes mauvais procédés, elle regrettoit encore. La douceur, la franchiſe, la généroſité, cette facilité funeſte de ſuppoſer dans les autres les vertus que l'on a ſoi-même, telles étoient les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit. On applaudit au choix judicieux de *Floricourt*, & l'Aréopage de nos fats convint unanimement que Me *de Terville* méritoit, à tous égards, l'honneur qu'on vouloit lui faire.

Le Chevalier ne perd point de temps, il part, vole, arrive chez la Marquise, qu'il connoissoit, & qu'il n'avoit point vue depuis un siécle. Elle étoit seule & chagrine. Quoi, c'est vous, lui dit-elle, & d'où venez-vous? C'est un prodige de vous voir; mais vous avez mal pris votre temps: vous me trouverez insupportable: car je suis triste. La tristesse, reprit vivement *Floricourt*, ajoute à la beauté. Point de complimens, répond Me *de Terville*; je ne les aime pas; vous augmenteriez mon humeur; ce n'est sûrement pas votre dessein. Il remarque en effet dans les yeux de la Marquise les traces d'une douce mélancolie; mais il feint de ne pas s'en appercevoir. Il parle d'autre chose, sans cet air éventé & présomptueux qui l'accompagnoit ordinairement. Il contraint ses gestes, ses regards, sa façon de s'exprimer; il affecte même d'être timide & modeste; enfin, il

employe tout ce qu'il faut pour préparer un cœur à l'impreſſion qu'on veut lui donner ; le piége eſt d'autant plus inévitable qu'il eſt imperceptible. En vérité, lui dit la Marquiſe, vous m'étonnez ; je ne vous reconnois plus. Je vous aſſure que vous êtes devenu très-raiſonnable, mais très-raiſonnable. Qui vous a donc ſi bien corrigé? Moi-même, Madame, mes réfléxions, l'envie de plaire à des femmes qui le méritent. Juſqu'ici j'ai connu l'ivreſſe & non le plaiſir ; il ſe trouve dans la bonne compagnie. Pour m'en faciliter l'accès, j'ai changé de ton, de langage, de cœur. Je vous en fais mon compliment, pourſuit la Marquiſe ; vous en ſerez beaucoup plus dangereux, mais bien plus eſtimable. Continuez, Monſieur ; avec de telles diſpoſitions, vous ne pourrez manquer de plaire & d'être heureux. La Marquiſe s'abandonne à un entretien qui la flatte. Le Chevalier le prolonge adroite-

ment, & y répand cette douce chaleur, cet intérêt gradué qui enhardit l'amour-propre des femmes, sans alarmer leur délicatesse. L'une donne des leçons aimables avec le sourire des graces; l'autre les écoute avec une douceur concertée qui en impose. Son ame vient, pour ainsi dire, se placer sur son front, & y jouer tous les rôles dont le traître a besoin pour assurer son triomphe. Il étoit tard; le Chevalier, content de ses progrès, se lève, baise très-respectueusement la main de la Marquise, lui demande la permission de revenir, l'obtient & la quitte en lui jettant un regard qui, dans son plan, devoit l'occuper pendant son absence. En vérité, se dit-elle à elle-même, il est étonnant combien le Chevalier s'est formé! Mais quelle fantaisie lui a donc pris de me venir voir, après m'avoir oubliée si long-temps! après tout, que m'importe son motif? Elle prend un livre, le quitte, se pro-

méne ; elle croit avoir perdu de vue *Flori-court* ; elle eſt toute étonnée de ſe ſurprendre penſant à lui.

FLORICOURT, à la ſeconde viſite, eſt encore plus aimable, plus ſéduiſant. La Marquiſe commence à craindre ſes aſſiduités ; elle ne veut pourtant pas les lui interdire ; mais elle s'étudie à ne donner aucune priſe ſur elle. Il réſolut d'être pluſieurs jours ſans la voir. Ce ſtratagême réuſſit. La Marquiſe eſt inquiéte, rêveuſe, elle craint que le Chevalier ne revienne plus, & tremble qu'il ne revienne. Une ſemaine ſe paſſe. Un parent de ſon mari, un jeune Officier, nouvellement arrivé de la Province, ſe préſente chez elle. *Floricourt* entre preſque en même temps. L'habile fourbe prend un air diſtrait, embarraſſé ; il joue la jalouſie ; la Marquiſe s'en apperçoit ; elle laiſſe échapper un coup d'œil qui, en apparence, déconcerte le timide *Floricourt*. La

conversation expire à chaque instant dans un froid silence, & ne se réveille que par quelques tristes monosyllabes. Le jeune Officier tient bon; il étoit désœuvré, peu instruit des usages; il ne sçavoit pas qu'un homme est perdu dans l'esprit d'une femme, lorsqu'il dérange un tête-à-tête sur lequel elle avoit compté. *Floricourt* profite adroitement de cette circonstance pour jetter du trouble dans le cœur de Me *de Terville;* il sort en priant qu'on ne prenne pas garde à lui; il se doutoit bien qu'on feroit attention à une éclipse aussi brusque. La Marquise seule avec son ennuyeux & cruel petit parent, prend le parti de bâiller & de se taire. A la fin il apperçoit qu'il incommode, qu'il excéde, qu'il assomme; il prend gauchement congé de la Marquise, qui, après une révérence glaciale, retombe anéantie dans son fauteuil.

Respirons, dit-elle; je n'en puis plus;

je me meurs. Quel homme ! Qu'il eſt haïſſable ! Que dira *Floricourt* ? J'ai lu ſon chagrin, ſon embarras dans ſes yeux ; j'ai cru même y remarquer une nuance de jalouſie. Pourroit-il, ſans m'offenſer, être jaloux d'une pareille eſpéce ? Que dis-je ? Eſt-ce que je deſire qu'il le ſoit ? L'aimerois-je ?... Moi, m'attacher au Chevalier ! Je l'ai connu ſi léger, ſi volage ! Qu'importe ce qu'il a été ? Ne ſongeons qu'à ce qu'il eſt. Ah ! malheureuſe, tu l'aimes, puiſque tu le juſtifies ! Me *de Terville* paſſe la nuit entière & toute la journée du lendemain dans ces cruelles réfléxions. Le ſoir, plus agitée que jamais, ſongeant au malheur qui la menace, elle ſe jette ſur un lit de repos & ne peut retenir ſes pleurs. Son déſordre, ſes cheveux épars, ſes larmes même : tout en ce moment ſembloit ſe réunir pour la rendre encore plus belle.

Elle étoit dans cette ſituation lorſqu'on

annonce *Floricourt*. A ce nom , elle ſent errer dans ſes veines un doux frémiſſement ; elle veut en vain cacher ſon déſordre. Qu'avez-vous , lui dit le traître avec attendriſſement ! Quel peut être le ſujet de vos chagrins ? La Marquiſe détourne l'entretien ſur la dernière viſite du Chevalier , ſur le jeune homme qu'il trouva chez elle. *Floricourt* ſaiſit cette occaſion pour préparer l'aveu qu'il médite. Il lui laiſſe entrevoir qu'il avoit deſiré de la trouver ſeule ; qu'il étoit ſorti déſeſpéré de ce contretemps ; qu'elle avoit dû s'appercevoir de ſon trouble , de ſon embarras , de...... Mais ce coup d'œil , dit-il , me défend de pourſuivre. Ce coup d'œil ne vous défend de rien , lui répond la Marquiſe en ſouriant. Quoi ! Madame , reprend *Floricourt* avec tranſport , vous me permettriez ! .... Je pourrois .... Ah ! Marquiſe, il n'eſt plus temps de me taire ; mon trouble m'aura ſans doute trahi. Appre-

nez qu'à la vue de cet homme j'ai ſenti dans mon cœur des mouvemens dont je n'étois pas le maître. Vous m'entendez... cet aveu ne doit point vous ſurprendre; vos charmes, ma ſincérité juſtifient tout. Ce n'eſt jamais l'amour qui doit offenſer les femmes, c'eſt la légéreté, la perfidie; & je ſens que je vous aimerai toujours. Jugez de ma paſſion par ma témérité; mes ſentimens s'échappent de mon cœur; mais ils ſont tendres, ſoumis, reſpectueux, dignes de vous. Pendant cette déclaration, la Marquiſe regardoit *Floricourt* avec un œil fixe & tendre; elle ne lui répond pas; mais ſon ſilence parle pour elle. Ah! Madame, vous ſçavez mes ſecrets; ne puis-je être inſtruit des vôtres? Que craignez-vous de moi? Que craignez-vous d'un homme qui vous adore? Votre timidité me flatte & m'offenſe en même-temps. Ah! parlez; rendez-moi le plus heureux des

Mortels. Je tombe à vos pieds ; je meurs de mon amour ou de votre ſilence. Si nos ſecrets ſe reſſembloient , lui dit la Marquiſe en rougiſſant ... S'ils ſe reſſembloient , Madame ! ... Qu'ai-je entendu ? Puis-je me livrer à un eſpoir qui m'enchante ? Eclairciſſez mon ſort... Que je crains ! .... Que je deſire ! Que ... je vous aime ! ... Vous vous taiſez ! ... Ah ! je le vois .... Je me ſuis abuſé ; nous n'avez fait briller à mes yeux un rayon d'eſpérance que pour me plonger dans le déſeſpoir. Nos ſentimens n'ont rien de commun. Non , cruelle , vous me haïſſez , vous me déteſtez ... Arrêtez , Chevalier , interrompt la Marquiſe avec précipitation ; eſt-ce ainſi que vous devriez interpréter ce que vous venez d'entendre ? Eh bien , connoiſſez-moi , puiſqu'il le faut ; puiſque mes yeux ne parlent point aſſez , puiſqu'au moins leur langage vous eſt ſuſpect , liſez dans mon cœur , dans ce cœur

où vous regnez.... Non, Chevalier, je ne veux pas employer avec vous ces détours usés & puériles qui sont moins les combats de l'honneur que les manéges de la fausseté. Je vous aime ; je crois que vous le méritez ; je vous le dis ; il seroit inutile de le taire plus long-temps. Je suis foible ; au moins ai-je la fermeté de le paroître. J'imagine après cela que vous serez de bonne foi, que vous ne chercherez pas à me tromper. Moi, vous tromper, Madame, moi! quel soupçon injurieux! Jugez-vous ; vous verrez qu'il est impossible qu'on vous soit infidéle. Ah, Ciel! trahir l'esprit, la beauté, les grâces ! L'Amour que vous m'avez inspiré ne ressemble point aux autres Amours. J'ai crû trouver en vous l'Amante sensible & l'amie raisonnable. Ah ! que vous me flattez en me parlant ainsi, lui dit la Marquise ! Voilà justement l'amour que je voulois ; il n'est pas l'enfant du caprice ; il

se suffit à lui-même ; il vit de lui-même ; il ne voit hors de lui que de faux plaisirs ; des sentimens contrefaits, le masque du bonheur. Me de *Terville* n'est plus en état de former aucun doute sur la verité des sentimens de *Floricourt.* Mais si elle a eu la foiblesse d'avouer son penchant, elle a encore assez de courage pour n'y pas succomber. Tous les efforts du Chevalier sont inutiles. Il renferme son dépit, & fait passer sa soumission pour le triomphe de l'amour. La Marquise donne à souper ce soir-là ; elle n'ose le retenir ; il faut se séparer. Il affecte les regrets les plus touchans ; à chaque instant il est sur le point de la quitter, & il demeure toujours. Il sort enfin avec toutes les marques du désespoir, & rit en secret de la crédulité de Me *de Terville.* Dès qu'elle est seule, elle réfléchit sur ce qui s'est passé. L'aveu de *Floricourt*, le sien, tout cela lui paroît un

ſonge : cependant elle ne peut ſe refuſer à une ſatisfaction ſecrette. Elle croit *Floricourt* ſincère, le changement de ſa conduite juſtifie ſa confiance, il avoit pouſſé l'artifice juſqu'à renoncer à la ſociété des jeunes gens de ſon âge ; on ne le voyoit plus que dans des maiſons honnêtes, & de tout côté on en diſoit du bien à la Marquiſe, ſans qu'on ſoupçonnât l'intérêt qu'elle pouvoit y prendre.

SON monde arrive ; elle n'eſt à rien. On lui parle ; elle ne répond pas. Elle a, pendant tout le ſouper, des diſtractions dont elle ne peut ſe défendre. Les plaiſanteries qu'on lui fait la déconcertent. Vient le moment où l'on ſe retire. Elle penſe toute la nuit à *Floricourt* ; à ſon lever, elle reçoit de lui la lettre la plus vive, la plus paſſionnée, qui lui annonçoit la viſite du ſoir. La Marquiſe l'attend avec impatience ; mais cette impatience eſt mêlée

d'alarmes. Elle n'ose plus répondre d'elle-même. Elle se rassure par l'idée que *Floricourt* ne refusera pas de s'unir à son Amante par un nœud solemnel. Il paroît. Elle lui propose sa main. Si vous m'aimez véritablement, dit-elle, ma vertu, mon honneur, ma réputation, votre félicité même doit vous être chère. Rendons-nous respectables à nos propres yeux, prévenons les remords & les discours d'un monde frivole & méchant qui empoisonneroient les charmes de notre union. Venez aux pieds des autels recevoir le serment que j'y prononcerai avec transport de vous aimer toute ma vie. *Floricourt* paroît enchanté de la proposition; il se contente de représenter à la Marquise avec une douleur simulée que la situation de ses affaires ne lui permet pas dans ce moment de contracter le plus beau des liens; mais il lui promet, il lui jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré, de n'être de ses jours à d'autre qu'à elle, &

de diſpoſer tout pour hâter cet heureux engagement. Il n'a jamais été ſi adroit, ſi preſſant, ſi perſuaſif; jamais la Marquiſe n'a été ſi foible. Ses regards deviennent plus tendres. Déja elle laiſſe errer ſur ſes lévres enflammées ce ſourire enchanteur qui peint ſi bien l'ivreſſe de la paſſion. Le jour baiſſe ; cette obſcurité, en épargnant à la Marquiſe l'embarras de rougir, favoriſe ſa défaite. Tous ſes gens ſont dehors. *Floricourt* devient entreprenant. A peine s'apperçoit-on de ſes progrès. Notre ſéducteur met dans ſon triomphe toutes les nuances, tous les ménagemens. toutes les gradations d'un amour qui craint d'être téméraire ; la Marquiſe ne voit plus le danger qui la menace. La raiſon qui lui eſt ſi naturelle. la vertu ſi chère à ſon cœur, ceſſent pour un moment de l'éclairer : moment funeſte que l'amour ne laiſſe pas échapper. Revenue à elle-même, elle demeure interdite

&

& tremblante ; de triſtes preſſentimens viennent la ſaiſir, *Floricourt* la raſſure avec cette éloquence qui ſemble partir du cœur. Mais il manque au perfide un gage qui puiſſe atteſter ſa victoire. Il demande à Me *de Terville* ſon portrait ; elle lui accorde. Il baiſe mille fois la main qui lui fait ce préſent, lui promet tout, bien décidé à ne lui rien tenir, & la quitte avec les aſſurances réïtérées d'un attachement qui ne doit finir qu'avec ſa vie, & qui étoit encore à naître.

Enchanté de cette avanture, il n'y voit point le malheur d'une femme aimable qu'il a trompée ; il n'y voit que le triomphe de ſa vanité qu'il a ſatisfaite. Il eſt vrai que le défaut de réfléxion rendoit *Floricourt* un peu moins coupable. Il ne croyoit point aux femmes ſenſibles, ni aux procédés qu'elles exigent. Il s'imaginoit que tout chez elles, comme avec lui, étoit l'affaire du moment ; qu'on

ne leur devoit plus rien, quand elles avoient ſuccombé. Il puiſoit ces grands principes, ce ſyſtême profond d'impertinence dans la ſociété de ces mêmes fous qui avoient applaudi à ſon projet. Il court les chercher pour leur faire part de ſa conquête ; il les trouve preſque tous au ſpectacle, & leur montre le portrait de la Marquiſe. Ils applaudiſſent à ſa victoire, & battent des mains dans les foyers. *Floricourt* voudroit annoncer ſon prétendu bonheur au Parterre, aux Loges, à tout le Public aſſemblé. Quelques jours après, il apperçoit au Concert le Baron de ***, un de ceux qui avoient aſſiſté au défi. *Floricourt* aimoit beaucoup ce Baron, qui lui prêtoit de l'argent. C'étoit un perſonnage inſipide, peſamment fou, libertin avec gravité, & qui calculoit ſes plaiſirs par ſa dépenſe. Il regardoit le Chevalier comme un homme du plus grand mérite; il étoit de toutes ſes parties,

parce qu'il payoit, & ne ſe rendoit ſupportable que par une complaiſance ſtupide, *Floricourt* l'aborde, lui fait part de ſa bonne fortune, & pour l'en convaincre, lui montre le portrait en queſtion. Le Baron attéré par un témoignage auſſi authentique, admire & ſe tait. Ce n'eſt pas tout, lui dit le Chevalier ; il faut ébruiter cette aventure, la répandre, l'éxagérer même. C'eſt un coup de partie ; elle doit faire un effet merveilleux. Les Courtiſannes commencent notre réputation ; ce ſont les honnêtes femmes qui l'achévent. Sais-tu qu'elles ſont horriblement tenaces ? Comment donc ? C'eſt une tyrannie. Ne voila-t-il pas trois ſemaines que je ſoupire comme un Berger du Lignon ? Mais dis-moi, quel eſt ce petit minois chiffonné que j'apperçois dans cette Loge, & qui ? .... Elle lorgne impitoyablement depuis un quart-d'heure. Quoi ! tu ne connois pas

cela, lui dit le Baron ! Non, répond le Chevalier : c'eſt ſans doute un aſtre qui paroît nouvellement ſur l'horiſon. Il eſt vrai, continue le Baron, qu'elle ne fait que de paroître ; mais elle eſt déja très-célébre. Je vais quelquefois chez elle. Elle ſe nomme *Roſis*. Ah ! j'y ſuis, reprend le Chevalier. N'eſt-ce pas elle qui a ruiné l'éternel *Damis* & le minaudier *Farville* ? Elle les a menés, dit-on, avec une adreſſe, une légéreté, un ſublime de coquetterie ! c'eſt un joli Sujet que cela. Avec des ſoins, de bons conſeils elle ira loin. J'entrevois qu'elle peut inſpirer des deſirs ; je veux lui donner quelques momens. Fais une choſe ; tu la connois ; va lui demander à ſouper pour ce ſoir. Dis-lui que tu lui méneras un de tes amis qui l'adore ; que c'eſt une paſſion d'un rapport excellent, un jeune Sot fort riche que tu veux lui donner à déniaiſer. Tu ſeras témoin de la ſcène la plus piquante. Tu

y consens ; cela est dit. Adieu : je vais chez la Duchesse.... Je serai chez *Rosis* sur les dix heures.

Le Baron s'acquitte de la commission du Chevalier. *Rosis* fait d'abord quelques difficultés, prétend à des arrangemens plus solides, & finit par se rendre, lorsqu'on lui eut assuré que ce n'étoit point *Floricour* qu'on vouloit présenter. Elle le détestoit ; ces sortes de créatures ont le coup d'œil juste. La fatuité ne leur en impose pas, & souvent elles sçavent bien mieux l'apprécier que les autres femmes. Celle-ci surtout, quoique très-jeune, avoit un tact merveilleux. Elle avoit été formée & l'étoit encore sous les yeux d'une veille tante prétendue, qu'une longue & continuelle expérience des hommes rendoit l'oracle de la galanterie. *Rosis* profitoit bien de ses leçons. Le secret mobile de sa conduite étoit ce grand

principe, que, pour plaire aux hommes, il faut les tromper. Elle les servoit à souhait. Elle les attiroit avec douceur, & les maîtrisoit avec orgueil. Enfin, personne n'entendoit mieux que *Rosis* le grand art de conserver ses amans, & de tirer parti de leur crédulité.

Après le Spectocle, le Baron lui donne la main, & la conduit chez elle. Dix heures sonnent : *Floricourt* n'arrive point. On s'impatiente : on l'entend enfin du fond de la cour. Il fredonne un air, donne très-haut des ordres à son Cocher, fait un tapage affreux dans l'antichambre, & entre en riant comme un fou. *Rosis* est d'abord déconcertée en l'appercevant ; mais elle avoit trop d'esprit pour ne pas prendre son parti. Dès ce moment elle entreprend sa conquête, & jure, en secret, de venger tant de femmes qu'il a si cruellement trahies. Le Baron s'excuse avec de pesantes

minauderies. Vous vous moquez, lui dit-elle, d'un ton plein d'aisance ; vous m'avez ménagé une surprise très-agréable. Quoi ! tout de bon, lui dit *Floricourt*, ma présence vous dédommage !... Vous ne regrettez point celui qu'on vous avoit annoncé ? Cela est fort heureux : j'en suis prodigieusement flatté. Et ! bon Dieu ? quels grands mots, répond *Rosis*, avec un rire moqueur ! Permettez-moi de vous dire, par exemple, que pour un homme à la mode, un élégant moderne, vous ne devriez jamais employer ces ressources puériles de l'antique fatuité. Soyez inconsidéré, extravagant dans vos propos, à la bonne heure ; qu'à force d'être spirituels, ils soient quelquefois inintelligibles ; passe encore. Joignez-y, vous le pouvez, les graces fléxibles d'un grasseyement harmonieux ; flattez, séduisez l'oreille ; mais ne l'épouvantez pas. Comment Diable ! est ce sur ce ton que vous débutez, reprend le Chevalier ?

Si cela continue, je vous avertis que vous m'embarrasserez beaucoup. Vous embarrassé, poursuit-elle! C'est moi qui ne sçais comment vous tenir tête & répondre à vos brillantes reparties. Vous m'avez l'air très-redoutable; & je vous jure que, si je n'étois secondée par le Baron, je me serois déja rendue. Le Baron qui ne disoit mot, & se disposoit à écouter respectueusement les balivernes du Chevalier, balbutia pour chercher sa replique. *Floricourt* enchanté de cette espiéglerie laisse tomber sur *Rosis* quelques regards de protection. Ils se font encore quelques agaceries. On escarmouche; on papillonne: le Chevalier est toujours fat, *Rosis* toujours spirituelle, le Baron toujours sot. On vient annoncer à Madame qu'elle est servie. On donne par honneur le haut bout de la table à la Duegne silencieuse: sa charmante élève se met à côté du Chevalier qui ne songe qu'à se livrer au

plaisir. *Floricourt* & le Baron sont des Dieux à qui la jeune *Hébé*, sous les traits de *Rosis*, verse l'immortel nectar. Notre adroite Déesse se donne pourtant bien de garde de perdre la tête. Une douce ivresse brille dans ses yeux; son cœur est calme & tranquille. Le secret dessein de subjuguer le Chevalier l'occupe sans cesse; pour égarer sa raison, il falloit qu'elle conservât la sienne. Coups d'œil irritants, ingénieuses saillies, tout fut mis en usage. Déja notre fat savoure à longs traits le philtre amoureux. Un feu naissant circule dans ses veines : ses transports mêmes deviennent moins respectueux. *Rosis* l'arrête, & lui en impose d'un regard; mais cette rigueur n'est qu'une ruse de l'amour. Tout chez elle, jusqu'à la décence, ressemble à la volupté. On quitte la table. La Duegne disparoît. On passe dans une chambre à coucher, où toutes les délicatesses de l'art sont epuisées. A chaque pas

dans cet élégant réduit, on éprouve un nouveau transſport. En voyant le lieu du triomphe, le Chevalier ſe ſent plus d'ardeur pour la conquête ; mais *Roſis* ne lui offre cette riante perſpective que pour lui préparer des regrets. Peu accoutumé à maîtriſer ſes deſirs, il brule de s'y livrer. En conſéquence, il fait ſigne au Baron de ſe retirer. Le reſpectueux Baron obéit. *Roſis* qui s'apperçoit du complot, ſonne ſur le champ, demande une table de jeu, & propoſe un brelan. On oſe la refuſer. Le Baron revient ; on joue. *Floricourt* piqué n'eſt point du tout à ſon jeu ; il lui échappe un ſoupir, & à *Roſis* un grand éclat de rire. Il continue de ſoupirer & de perdre. Elle rit & gagne toujours. Après cent louis de perte, il demande grace. La nuit étoit fort avancée ; *Roſis*, qui voit que le premier coup eſt porté, les congédie ſous prétexte d'avoir beſoin de repos ; elle s'excuſe au-

près du Chevalier de l'avoir ſi maltraité, & le prie de venir s'en venger. Elle accompagne cette invitation d'un regard tendre; il falloit bien lui jetter quelque amorce. Il ſoupire toujours, & ſort auſſi amoureux & auſſi fou qu'on puiſſe l'être. Il ne dit pas un mot au Baron, qui le quitte fort ſcandaliſé du peu d'égards qu'on a eus pour ſon illuſtre *Mentor.*

Depuis le moment fatal que Madame *de Terville* avoit cédé aux perfides inſtances de *Floricourt*, elle n'avoit point entendu parler de lui; tout s'offre à elle ſous les traits du déſeſpoir. Accablée de ſes peines préſentes, elle en voit mille autres dans l'avenir; elle contemple avec horreur l'abîme d'une paſſion malheureuſe, & s'y précipite avec tranſport. Moi ceſſer de l'aimer, dit-elle quelquefois, les yeux noyés de larmes! Tout ingrat, tout

parjure, tout barbare qu'il eſt, il a des droits ſur mon cœur ; il m'a liée par ma propre foibleſſe ; ce n'eſt que par l'excès de l'amour que nous pouvons réparer les fautes qu'il nous fait faire ; il eſt jeune, il a les ridicules, peut-être, hélas! les vices de ſon âge. Si je pouvois l'en corriger! Au moins je me vengerai de lui, de moi-même, en n'oppoſant à ſes torts que de la tendreſſe & de la vérité. C'eſt ainſi que la Marquiſe cherchoit à donner de belles couleurs à un attachement qui l'humilioit. Les femmes n'ont jamais tant d'héroïſme que lorſqu'elles ont beaucoup d'amour. La Marquiſe ſe détermine à écrire au Chevalier, & à lui demander raiſon de ſon horrible conduite. Le papier ſur lequel elle écrit eſt trempé de ſes pleurs ; il ſemble que ſa plume tremblante ſe refuſe à tracer les expreſſions de ſon malheureux amour. Quelquefois, appuyant ſa tête ſur ſes deux mains, elle tombe dans cette mélancolie pro-

fonde qui n'eſt, pour ainſi dire, que le recueillement de la douleur : momens affreux où il ſemble que l'âme raſſemble toutes ſes forces pour ſouffrir, & où le fardeau de notre infortune peſe tout entier ſur notre cœur.

Le Chevalier, de retour chez lui, réfléchit ſur ſa mauvaiſe deſtinée. On lui remet la lettre de la Marquiſe ; il la parcourt, & l'interrompt cent fois pour prononcer le nom de *Roſis*. Il veut ſe venger de *Roſis* ; c'eſt *Roſis* qui l'occupe ; il va, le lendemain, chez un de ſes amis & lui confie ſes chagrins ; cet ami lui conſeille de ſévir contre la petite perſonne & de la rendre folle de lui, pour lui apprendre à mieux connoître les uſages. Le Chevalier court chez elle ſans différer ; on lui dit qu'il n'eſt pas jour ; que Mademoiſelle eſt indiſpoſée, & ne veut voir perſonne. Voilà un homme au déſeſpoir ; il veut entrer malgré la

Duegne, ce lutin octogénaire qui veille aux portes de la Déesse. Le Chevalier est obligé de céder ; le soir il s'oriente, il cherche où il ira passer son temps ; il veut aller au spectacle : mais il donne la préférence à la Marquise ; il croit lui devoir cette marque de souvenir, & s'applaudit d'un procédé, lorsqu'il n'est conduit que par le désœuvrement. Le mouvement qu'elle éprouve en le voyant ne peut se décrire. Elle pâlit, rougit ; le courroux s'allume dans son cœur, & vient expirer sur ses lévres. Elle veut affecter de la froideur ; ses yeux la démentent : ses yeux peignent l'amour irrité ; mais c'est toujours l'amour. Le Chevalier qui s'apperçoit du trouble de Me *de Terville* est d'abord fort embarassé. Enfin, de propos en propos, il a l'audace de lui demander le sujet de sa tristesse. Et c'est vous, lui répond-elle vivement, c'est vous qui me faites cette question ! Vous voulez vous cacher

même que vous êtes l'auteur de mes peines. Vous craigniez, ſans doute, que cet aveu ne me flattât. Ah! *Floricourt*, que vous avois-je fait? Tout mon crime a été de vous aimer. Etoit-ce à vous de m'en punir? Je ne ſçais point, comme vous, déguiſer mes ſentimens. Je vous ai laiſſé voir ma tendreſſe. Jouiſſez de mes reproches; qu'ils augmentent votre triomphe. Ah! Madame, que dites-vous, lui dit *Floricourt?* Ils ne ſerviront qu'à me faire ſentir mes crimes, & à m'inſpirer le deſir de les réparer. Je ne ſçais quelle fatalité m'a privé, depuis quelques jours, du plaiſir de vous voir. Mille occupations, mille importunités...... Arrêtez, Chevalier, reprend la Marquiſe, vos excuſes ſeroient de nouveaux torts: rien n'a dû vous diſpenſer de l'obligation où vous étiez de me voir. La foibleſſe d'une femme ſenſible eſt un engagement ſacré pour un homme qui penſe. Ce n'eſt point à moi à

rougir de ma conduite. Je ſuis Amante & facile à tromper. Rougiſſez de la vôtre, vous qui vous êtes déguiſé pour me ſéduire; vous qui avez enhardi des ſentimens que vous ne vouliez point partager ; qui m'avez priſe pour victime d'une ridicule & barbare vanité. L'action avec laquelle Me *de Terville* parloit, animoit ſon teint des plus vives couleurs; elle n'avoit jamais été ſi belle. Le Chevalier qui ſçait mettre tout à profit, prend une réſolution ſecrette de demander ſa grace, & de faire ſceller ſon pardon par la main du plaiſir. Il tombe aux genoux de la Marquiſe, il paroît touché, attendri; il renouvelle ſes ſermens, il devient même téméraire. Non, lui dit-elle, en l'arrêtant, non, Monſieur, n'eſpérez plus rien de moi, juſqu'à ce que vous m'ayez convaincue de la vérité de vos diſcours. Je me croyois aimée, quand je vous ai donné des preuves de

de ma tendreſſe ; cette incertitude me juſtifioit à mes yeux. Un amour délicat, lorſqu'il eſt payé de retour & qu'il eſt fondé ſur des ſermens, peut être avoué par la vertu. Aujourd'hui que je doute de votre cœur, ma foibleſſe n'auroit plus d'excuſe. Je vous donnerois des titres pour me tromper. Si je ſuis aſſez malheureuſe pour ne vous point inſpirer de l'amour, je veux au moins me ménager des droits ſur votre eſtime. Ne regardez point ma réſiſtance comme un rafinement de coquetterie. Vous vous tromperiez ; je n'ai conſulté que mon cœur. Je vous aime autant qu'on peut aimer. Il ne tient qu'à vous de faire mon bonheur. Conduiſez-vous d'après cette aſſurance, & laiſſez moi gouter bientôt le plaiſir inexprimable de vous pardonner. Le Chevalier, étonné de la fermeté de la Marquiſe, fait encore quelques tentatives. Me *de Terville* eſt plus infléxible qu'il n'eſt entre-

prenant : il ne conçoit plus rien aux femmes.

CEPENDANT la noble ſincérité de la Marquiſe, en le déſeſpérant, lui en impoſe, & lui inſpire un reſpect involontaire. Tant de franchiſe, de tendreſſe & de beauté, auroit dû ouvrir les yeux au Chevalier; mais *Roſis* éclipſe par ſa coquetterie les charmes naturels & les grâces de Mᵉ *de Terville*. Il commence même à compter les inſtans qu'il a paſſés avec elle. Il la quitte en lui réïtérant les plus belles proteſtations. Vous ſortez, lui dit la Marquiſe; n'eſt-ce pas pour me trahir ? Ah ! Chevalier, que vous me rendez malheureuſe ! Demeurez.... Que dis-je ? Non, partez, mais ne vous ſéparez de moi que pour réfléchir à mes procédés, à mon attachement, à mes malheurs.... *Floricourt* prend congé d'elle : il n'avoit point fait un pas, qu'il avoit déja oublié ſes inſtances. Il retourne chez *Roſis* : elle étoit ſortie. Quel coup de foudre ! Il court de Spectacle

en Sepctacle, point de *Rosis*. Il faut bien se résoudre à ne la point voir. Le lendemain il lui écrit : on lui répond qu'on l'attend sur le soir. Que le soir est lent à venir ! Il arrive enfin. *Floricourt* vole. Elle étoit dans son jour de belle humeur. Elle sçavoit que le Chevalier, fêté comme il étoit, pourroit bien lui échapper, si elle s'armoit d'abord d'une rigueur trop marquée. Avant que de triompher, il falloit assurer sa victoire. Cette soirée étoit destinée à ce projet. *Rosis* est négligemment couchée sur un sopha. Son rouge plus pâle qu'à l'ordinaire méle une nuance de langueur à la vivacité de ses yeux. C'est *Vénus* dans son repos. Que *Floricourt* se promet d'heureux momens ! Il se place à côté d'elle : la conversation s'anime. *Rosis* est d'une gaîté extravagante. *Floricourt*, qui voudroit que l'entretien devînt plus sérieux, lui fait très-promptement sa déclaration. Elle

le trouve on ne peut pas plus plaisant. Elle se léve, fait un tour dans la chambre, regarde le Chevalier avec des yeux moitié tendres, moitié ironiques. C'est un *Protée*. Le sentiment, l'indifférence, la décence, le libertinage, tout se confond & se peint, en un moment, dans ses yeux. *Floricourt* la ramène insensiblement sur le sopha. Il se jette à ses genoux; il lui prend la main. Il étoit sur le point d'être plus hardi. Venez, venez, dit-elle, en se levant brusquement, venez voir une emplette charmante, la plus jolie robe; peste soit de la robe, dit tout bas le Chevalier. En même temps *Rosis* prend une bougie, & le conduit malgré lui. Il est obligé de s'extasier sur le goût exquis de cette robe, sur la beauté du dessein, la vivacité des couleurs. Il est consumé d'amour, de dépit : ce n'est pas tout; *Rosis* lui déploye adroitement toutes les richesses de son écrin, & sans affecta-

tion, a soin de faire observer qu'il lui manque une Sultane. Il faudra quelque jour, dit-elle, que je me fasse ce cadeau. *Floricourt* entrevoit le sens du propos ; mais il ne songe, pour le moment, qu'à assurer sa conquête. *Rosis* revient à la même place ; il reprend son poste. Un sourire de *Rosis* lui fait croire l'instant décisif. On entend du bruit : on annonce. C'étoit le Comte *de* *** l'Amant de fantaisie. *Rosis*, qui vouloit tourmenter *Floricourt*, avoit prévenu le Comte de venir à cette heure. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Le Chevalier devint furieux, la jalousie est peinte sur son front. Enfin ne pouvant plus la contenir, il est obligé de sortir. *Rosis* le reconduit avec toutes les graces imaginables. Elle avoit juré d'être charmante ce soir-là. Il rode long-temps autour de la maison pour voir si le Comte en sortira. Il se lasse enfin d'errer à la belle étoile, & de confier ses soupirs

aux vents. Notre amant retourne chez lui ; pour réfléchir aux incidens d'une intrigue auſſi ſurprenante : l'amour-propre ſe met de la partie. Quoi, dit-il, j'aurai triomphé d'une honnête femme, & je ne pourrai venir à bout de *Roſis !* Il ſonge au moyen de la fléchir. Il ſe reſſouvient qu'elle lui a fait entendre qu'il lui manquoit une Sultane : il veut lui en donner une. Il n'avoit plus chez lui que trois cens louis deſtinés à acquitter une Lettre de change, dont on pourſuivoit le payement depuis dix jours. Il ſe réſout à les ſacrifier ; on lui apporte la Sultane. Il n'a rien de plus preſſé que de l'envoyer à *Roſis :* il n'étoit pas midi ; *Roſis* repoſoit. Sa vieille ſentinelle fait d'abord quelques difficultés pour laiſſer entrer ; mais comme elle s'apperçoit que c'eſt un préſent, elle relâche un peu de ſa ſévérité, & croit qu'elle peut en toute ſûreté réveiller Mademoiſelle. Mademoiſelle, en ſe

réveillant, crie, tempête, s'emporte contre le Chevalier & la Duegne; elle demande ce que c'eſt; on lui préſente la boëte qui renferme la Sultane; elle l'ouvre, y jette un coup d'œil, ordonne qu'on mette cela ſur la cheminée, & recommande qu'on la laiſſe dormir. Le Valet-de-chambre vient rendre compte de ſon meſſage à ſon Maître qui paroît très-mécontent. Il reſpecte cependant les caprices de ſa dédaigneuſe Divinité; il ſe reproche d'avoir troublé ſon ſommeil, & ſe flatte d'être mieux reçu.

Il ſe rend chez elle à l'iſſue de ſon dîner, & la trouve à ſa toilette. Elle en avoit pour juſqu'au ſoir. La vieille étoit là qui examinoit en deſſous & avec un ſourire infernal la figure allongée du Chevalier. En vérité, Monſieur, lui dit *Roſis*, vous êtes un cruel homme! Vous me faites réveiller, ce matin, à je ne ſçais quelle heure. Vous êtes cauſe que j'ai les

yeux horriblement battus. Le Chevalier demeure pétrifié, confondu par un pareil reproche ; il croyoit bonnement que l'envoi du matin avoit dû dissiper ces nuages, & qu'elle n'avoit poiut à se plaindre de son réveil. Dans une autre circonstance, il auroit prodigué à *Rosis* tout le mépris qu'elle méritoit ; sa passion le rend souple & soumis ; il adore, il déïfie les caprices de son impertinente maîtresse. A mesure qu'elle est plus insolente, il est plus amoureux ; de fat, il est devenu sot. L'Amour est le Dieu des métamorphoses. *Floricourt* attend avec impatience la fin de la toilette. Ou demande la Sultane ; il espére qu'elle va lui valoir au moins un coup d'œil favorable, un sourire de protection. On l'essaye avec indifférence ; on ne paroît pas même se souvenir de qui on tient ce présent. Je n'en puis plus, je me meurs, dit *Rosis* ; Chevalier, laissez-moi libre, je vous prie. Quel

ordre foudroyant ! il veut murmurer quelques plaintes ; *Rosis* commande en Reine ; il faut obéïr. Il sort enfin, en montrant à son tour de l'humeur, dont on ne s'apperçoit seulement pas.

Il rassemble tous les incidens qui peuvent l'aigrir davantage. Le premier jour qu'il voit *Rosis* il perd cent louis avec elle ; quatre fois il est sur le point d'en triompher ; il est quatre fois arrété au milieu de sa conquête. Il lui envoie une aigrette de diamans magnifiques. Cela lui donne de l'humeur. A ces réfléxions il oppose les procédés de la Marquise, d'une femme jeune, aimable, pleine d'esprit & de raison, qu'il trahit ; qu'il deshonore, & qui se permet à peine la plainte & le reproche ; ces idées l'agitent, l'inquiétent, le tourmentent, mais ne le changent pas ; elles ne servent qu'à donner plus de vivacité à son amour. Il est étonnant que les hommes ne

tiennent jamais plus qu'aux attachemens qui les font rougir. Pour comble de difgrace, il eft arrêté en rentrant chez lui, & conduit en prifon pour la Lettre de change qu'il devoit acquitter; il écrit à fes meilleurs amis; il les preffe de le tirer de ce mauvais pas. Ses meilleurs amis lui témoignent beaucoup de regrets & ne lui donnent aucun fecours. Il mande à *Rofis* le malheur qui lui eft arrivé ; elle fait répondre froidement qu'elle en eft au défefpoir. En effet l'accident eft fâcheux, ajoûte en fouriant le Comte *de* * * *. On rapporte au Chevalier le propos du Comte, avec le fourire ironique dont il étoit accompagné. Ce dernier coup l'accable. Infulté, trahi, privé de fa liberté, ce n'eft plus ce Petit-maître fuperbe qui avoit les charmes & les aîles de l'Amour ; c'eft un homme courbé fous le poids des humiliations, & qui ne jouit pas même du droit confolant de fe venger.

Son aventure s'étoit répanduë dans le monde. La Marquiſe avoit appris ſa nouvelle paſſion, & l'accident qui en étoit la ſuite. Dans le premier moment elle éclate en reproches, jure de ne le revoir jamais, puiſqu'il lui a préféré une auſſi indigne rivale; il lui échappe tout ce que l'amour-propre irrité, tout ce que la jalouſie peut inſpirer à une femme outragée. Suis-je aſſez avilie, dit-elle, aſſez confondue? Qui ſuis-je donc, puiſque la plus mépriſable des femmes l'emporte ſur moi! Qui ſuis-je, malheureuſe! Ah! perfide!... ah cruel *Floricourt!*... Et je l'aimerois encore! Moi t'aimer! Aimer un traître qui me fait rougir! Non... Je renonce à toi. Va, languis dans les plus honteuſes chaînes; ne recueille dans tes amours que les fruits amers du repentir. Puiſſes-tu vivre dans la honte & mourir dans les regrets; Séxe de tyrans, hommes trompeurs & barbares, n'eſ-

pérez plus me féduire ! Qu'avez-vous à prétendre, vous qui vous armez de notre foibleſſe, pour faire valoir l'orgueil de vos droits, qui nous parez de fleurs comme des victimes qu'on doit immoler, qui vous plaiſez enfin à jetter le trouble & les alarmes dans des âmes faites pour le repos & l'amour ?

C'EST ainſi qu'elle laiſſe échapper les premiers tranſports de ſon courroux ; mais bientôt ſa générofité, ſa douceur naturelle prennent le deſſus ; elle s'attendrit par degrés ſur le ſort d'un malheureux qu'elle aime ; &, par une ſuite de ſon caractère, elle ſe fait une obligation de lui être utile. Elle ſçavoit pour quelle ſomme *Floricourt* étoit dans les fers. Il n'avoit jamais oſé s'adreſſer à elle ; il l'avoit trop offenſée. Elle ſe détermine à vendre des bijoux pour trois cens louis ; mais ne voulant pas que le Chevalier pût ſoupçonner

la main qui brisoit ses liens, elle fait venir un vieux domestique qui vivoit de ses bienfaits, & qui par de longs services avoit mérité sa confiance. Cet homme étoit absolument inconnu à *Floricourt.* Elle lui ordonne d'aller lui porter la somme, & lui recommande expressément de ne la point déceler. Quelle fut la surprise du Chevalier en recevant cet argent ! il cherche à découvrir son bienfaiteur. Il a beau presser celui qui est chargé du message, il ne peut tirer aucun éclaircissement. Enfin, ravi, enchanté, il envoye payer sa dette & sort. Que les passions sont tyranniques & aveugles ! le premier pas qu'il fait est pour se rendre chez *Rosis.* Il en fut bien puni. Sur le point d'entrer chez elle, il rencontre ce même Comte qui s'étoit si insolemment applaudi de sa détention. Cet affront revit dans son cœur ; un mouvement de jalousie s'y joint. Il aborde le Comte, lui rap-

pelle le propos qu'il a tenu, & lui en demande raiſon. Ils vont ſe battre. *Floricourt* eſt dangereuſement bleſſé. Il ſembloit que tout ſe réunît pour venger la Marquiſe des outrages du Chevalier. *Roſis* apprend ce malheur; à peine en paroît-elle émue, & Me *de Terville* n'eſt pas plutôt informée de cette nouvelle, qu'elle oublie ſes reſſentimens; & s'abandonne à la douleur la plus vive & la plus ſincère.

Cependant *Floricourt* commence à ſe rétablir. Dès qu'il peut ſe livrer à ſes ſentimens, il s'étonne de renaître, pour ainſi dire, avec un cœur nouveau: le voile tombe; le tourbillon qui l'enveloppoit ſe diſſipe. Le feu d'un nouvel amour circule dans ſes veines. Il voit *Roſis* comme un monſtre qui mérite ſon indignation, Me *de Terville* comme une Divinité digne de ſes hommages; elle eſt

l'objet de toutes ſes penſées ; il ne parle que pour prononcer ſon nom. Mais quel eſt ſon déſepoir de ne pouvoir aller ſe jetter à ſes pieds ! La porte de la Marquiſe lui eſt interdite. Il écrit cent lettres qui lui ſont renvoyées , ſans être décachetées. La Marquiſe l'aimoit encore ; & c'eſt parce qu'elle l'aimoit, qu'elle ne vouloit, ni le voir, ni entendre parler de lui. Qu'on juge de la ſituation de *Floricourt* ; il n'en eſt point de plus cruelle ; il joint à l'amour le plus vif le remords de la plus affreuſe perfidie. Il adore une femme charmante à qui il a donné le droit de le haïr. Accablé de honte, dévoré de regrets , il eſt malheureux par tout ce qui devroit faire ſon bonheur. Il ſonge aux trois cens louis qu'il a reçus dans la priſon. Une voix ſecrette lui dit qu'il doit ce bienfait à Me *de Terville.* Il voudroit en être ſûr ; ce ſeroit un titre pour hazarder de nou-

velles tentatives : il pourroit couvrir ſon amour du voile de la reconnoiſſance ; il ne ſeroit pas privé du moins du plaiſir ſi pur de connoître, de chérir, d'adorer ſa bienfaitrice. Il regarde ſon ingratitude involontaire comme un crime, & ne peut ſouffrir une incertitude auſſi humiliante. Il n'eſt plus de plaiſir pour lui. Paris n'eſt plus à ſes yeux qu'une ſolitude immenſe, où il ne voit que Mᵉ *de Terville*. S'il va aux Spectacles, c'eſt dans l'eſpérance de l'y appercevoir. Un jour qu'il alloit à l'Opéra, il reconnoît, ſur le point d'y entrer, celui qui comme un Dieu tutélaire, lui étoit apparu dans ſa priſon ; il l'appelle, le fait monter dans ſon carroſſe. Chez moi, dit-il au cocher. Il s'enferme avec cet homme qui ne peut rien comprendre à cette avanture, ni aux tranſports immodérés de *Floricourt*. Mon ami, raſſurez-vous, lui dit-il ; nous voilà ſeuls ; il faut que vous me rendiez

rendiez le plus grand des ſervices ; je vous ai reconnu ; vous me reconnoiſſez ſans doute. Vous vous reſſouvenez des trois cens louis que j'ai reçus de vous ; qui vous les avoit donnés ? C'eſt un myſtère qu'il faut m'éclaircir à l'inſtant. Je ne puis, lui répondit le vieux Domeſtique ; j'ai promis de ne rien dire ; vous ne voudriez pas, Monſieur, me faire manquer à mon devoir & à ma parole. Veux-tu me déſeſpérer, reprend *Floricourt ?* Apprends que ma vie dépend de cet aveu. Que crains-tu ? En te taiſant, tu dérobes à l'Auteur d'une belle action la gloire qui doit lui en revenir, & à moi le plaiſir inexprimable de la reconnoiſſance. Si tu parles, il n'y a rien que tu n'obtiennes de moi ; je te promets que ta fortune eſt faite. J'ai déja des ſoupcons ; tu ne feras qu'éclaircir mes doutes. Non, Monſieur, répond-t-il au Chevalier, & vos offres ſont une raiſon de plus pour que je me

taiſe. *Floricourt* hors de lui-même, crut qu'il falloit l'intimider, puiſqu'il n'avoit pû le corrompre. Tu parleras, dit-il avec fureur, ou je ne réponds point de mes tranſports. Apprends que ton ſilence me deshonore, que tu deviens le complice de ma honte ; je ne te donne plus qu'un moment ; parle ou tremble. Il étoit inébranlable. *Floricourt* ne ſe poſſéde plus ; il tire ſon épée, & le menace de l'en percer. Ce Bon-homme que l'appas du gain n'avoit pû ſéduire, ne peut réſiſter à la crainte ; il tombe preſque ſans connoiſſance ; & avoue d'une voix tremblante & entrecoupée, qu'il avoit reçu cet argent de Me *de Terville*... De Me *de Terville*, s'écrie le Chevalier ? Qu'entends-je... C'en eſt aſſez... Ne crains rien... Je me charge de ton indiſcrétion. Prends toujours cet argent que je t'ordonne d'accepter, en attendant de nouveaux bienfaits. Je ne puis t'en dire davantage. Va...

Je ne me connois plus ; tu viens de me rendre le plus heureux de tous les hommes. Il vole auſſitôt chez la Marquiſe. Il prie, il preſſe, il ſollicite en vain ; la porte lui eſt refuſée. Sa paſſion l'aveugle ; il s'oublie juſqu'à faire violence au Suiſſe ; il pénétre dans l'appartement de Me *de Terville*, & ſe jette à ſes genoux qu'il arroſe de ſes larmes. La Marquiſe interdite, mais intérieurement flattée de cet emportement, voulut s'armer de rigueur. *Floricourt* mit tant de vérité, tant de chaleur dans les expreſſions de ſa reconnoiſſance & de ſon amour, qu'elle conſentit à lui pardonner, à condition qu'il lui donneroit le temps de l'éprouver. Sa conduite fut ſi ſage, ſes mœurs ſi honnêtes, ſes regrets ſi ſoutenus, ſes égards ſi multipliés, qu'il ne lui laiſſa plus le moindre nuage. Il créa pour elle, ſi je puis m'exprimer ainſi, un nouvel art de plaire, des attentions inconnues juſqu'alors. Il ne trouvoit pas de

moyen plus sûr & plus flatteur de mériter son amour, que de se distinguer dans le monde. Chaque honneur qu'il obtenoit étoit un hommage pour la Marquise ; il avoit été un modéle de fatuité & d'extravagance ; il devint l'exemple des Amans délicats, & prouva qu'il n'y a point d'homme, quelqu'étourdi, quelque vicieux qu'il soit, qu'une femme aimable & sensible ne ramène, pourvu qu'il ait un cœur. *Floricourt* épousa Me *de Terville* ; il y a deux ans qu'ils sont unis ; leur amour & leur bonheur n'ont encore rien perdu de leur premiere vivacité.

REFLEXIONS

SUR LA POESIE.

L'ESPRIT ſyſtématique fait de jour en jour de nouveaux progrès. On bouleverſe les principes des arts ; on les aſſervit à ſa maniere de voir & de ſentir : il ſemble que chaque homme de lettres célébre ait le droit de conſacrer ſes erreurs & de les ſceller, pour ainſi dire, du ſceau de ſa réputation. Malgré ce vertige général, je penſois que la Poëſie ſeroit reſpectée. * La Philoſophie peut enfanter une foule de ſyſtêmes tous différens, & tous vraiſemblables ; les ſonges ingénieux de la Métaphyſique peuvent varier à l'infini : rien de ſi vaſte que le champ des conjectures. La vraie Poëſie eſt une ; ſon caractère eſt fixe,

* Ces réfléxions devoient précéder l'Ode ſur la Poëſie, mais elles ont été oubliées.

ſa beauté invariable : il étoit réſervé à quelques hommes d'eſprit de nos jours, de prétendre la rabaiſſer, de vouloir la ſapper juſques dans ſes fondemens.

Je vais mettre un ſeul article de leur ſyſtême ſous les yeux des Juges éclairés ; qu'ils prononcent. La richeſſe des images, le ſtyle pittoreſque, le coloris, ſans lequel il n'y a point de tableaux, tout ce qu'on exige des Poëtes, eſt préciſément ce qu'on leur interdit : on veut apparemment que nos Poéſies ſoient des Traités, nos vers des Sentences, nos Poëtes des raiſonneurs. Il valoit mieux ne point admettre de Poëſie, que de nous l'offrir ſous des traits ſi étrangers. L'innovation de l'ingénieux M. de la Motte, contre laquelle on a déclamé avec tant de juſtice & d'avantage, me paroît judicieuſe en comparaiſon de celle qu'on veut introduire. Il n'en vouloit

qu'à la rime ; elle n'eſt que la forme de la Poëſie : aujourd'hui c'eſt le fond qu'on attaque ; ſous prétexte de la perfectionner, on voudroit l'anéantir. Mais pourquoi les images choquent-elles ces Meſſieurs ? Pourvu qu'elles n'ôtent rien à la juſteſſe des idées, il me ſemble que la Philoſophie, même la plus ſévere, pourroit les adopter avec ſuccès. Le Père Mallebranche, ce Philoſophe ſi plein de ſens, étincéle ſouvent de beautés vraiment poëtiques : ſa recherche de la vérité joint à la force du raiſonnement, les charmes d'une riante imagination. Platon qui chaſſa Homère de ſa ville idéale, ne perſuade jamais mieux que lorſqu'il emprunte les couleurs de l'Iliade : Bayle enfin, cē Logicien ſi ſubtil, abandonne quelquefois le fil de la Dialectique, pour cueillir les fleurs qui ſe préſentent ſous ſa main. Ces Auteurs ſentoient bien que la vérité a beſoin d'embelliſſemens. Pourquoi

donc enlever à la Poëſie des ornemens que la Raiſon même ne proſcrit point ? Le vrai Philoſophe, ce me ſemble, eſt celui qui, loin d'ôter aux Sciences & aux Arts, ce qu'ils ont déjà, ne travaille qu'à les enrichir de ce qu'ils n'ont point encore. Il eſt beau, ſi l'on peut, d'enchérir ſur les découvertes des âges précédens ; mais doit-on chercher à éteindre les lumières qu'ils nous ont tranſmiſes ? Ce ſeroit le moyen de nous replonger dans le cahos de la barbarie. Il faut (du moins je me l'imagine) reprendre la route où nos grands hommes l'ont quittée, ſuivre leurs traces immortelles, & s'étayer de leurs efforts. Le génie a toujours aſſez de chemin à faire ; & il me paroît inutile de recommencer une carrière immenſe, lorſqu'on approche du terme, & qu'on pourroit enſuite en ouvrir une nouvelle. C'eſt que malheureuſement la vanité préſide bien plus à nos recherches, que l'a-

mour désintéressé des Arts : nous détruisons pour obtenir le titre de Créateurs. Jamais le goût des paradoxes n'a été porté si loin ; le dernier sur-tout me paroît inconcevable, du vivant d'un Poëte Philosophe, & qui doit, à ce qu'on voudroit bannir de la Poësie, la plus grande partie de sa réputation. Mais rien de nos jours n'est à l'abri de cette fureur de choquer les idées. On ne croit à rien, on ne respecte rien, & nos grands hommes surtout sont jugés avec une souveraineté, qui n'a point d'exemple. Homère, Virgile, Pindare, Horace, ne sont plus ces Maîtres superbes que l'admiration de plusieurs siécles sembloit mettre à l'abri d'une nouvel examen : ils nous sont offerts comme des esclaves soumis qui viennent attendre qu'on leur renouvelle, pour ainsi dire, un bail d'immortalité : heureux encore s'ils sont accueillis avec faveur, & ne se voyent point déchus de leurs prétentions !

Eſt-il poſſible, par exemple, que des hommes de goût préférent Lucain, le dernier de nos bons Poëtes, à Homère, à Virgile? Lucain a ſans doute des morceaux brillans, des éclairs d'éloquence qui échauffent, qui entraînent pour le moment : mais a-t-il cet enſemble plein de chaleur, cette connoiſſance profonde du cœur humain, cette variété de caractères, cette imagination enflammée, ce pinceau toujours vrai qu'on admire dans l'Iliade? a-t-il cette ſage économie, ces reſſources de l'art, ce fil imperceptible, cette gradation d'intérêt, cette magie de ſtyle qui caractériſent l'Énéïde? celui de Lucain n'eſt preſque jamais naturel; ſouvent ſes penſées paroiſſent ſublimes à l'oreille, & deviennent puériles lorſqu'on les décompoſe. Il affecte une pompe d'expreſſions, un faſte monotone qui fatigue. Son poëme eſt dépourvu d'imagination, de machines. Lucain eſt un Hiſtorien Verſifica-

teur, ſon Poëme, une gazette bourſoufflée. Tel eſt le jugement de nos meilleurs Critiques. Je n'oſerois y joindre le mien, ſi je n'étois enhardi par leurs déciſions, & par l'arrêt irrévocable de la poſtérité. Virgile, nous dit-on, a ſuivi de trop près les traces d'Homère. Qu'importe, pourvu qu'il l'égale, qu'il le ſurpaſſe. Didon fait oublier Calypſo : ce n'eſt point ſur les pas d'Ulyſſe qu'Énée deſcend aux Enfers. Le Poëte latin n'employe cet épiſode admirable, que parce qu'il étoit néceſſaire à ſon plan. Que de beautés, vraiment originales, n'en réſulte-t-il pas ? Quel développement ingénieux de la philoſophie de ſon temps ! Quelle flaterie délicate pour la Cour d'Auguſte ! Virgile imitateur ! & depuis quand une noble imitation eſt-elle interdite aux Poëtes ! M. de Voltaire n'a-t-il pas profité lui-même des beautés des Anciens ? Dira-t-on pour cela que le maſſacre de la

S. Barthelemi n'eſt qu'une copie de l'embraſement de Troye? que c'eſt à Didon que nous devons la belle Gabrielle? Nos Ariſtarques paroiſſent pencher beaucoup pour le Taſſe; mais du moins qu'ils s'accordent. Ils déteſtent dans le Poëme épique, ce que nous appellons *la machine*; c'eſt-à-dire l'intervention des êtres allégoriques perſonnifiés. Eh! quel Poëte les a plus prodigués que l'Auteur de la Jéruſalem délivrée! on rencontre à chaque pas dans ſon ouvrage des Dieux & des Démons. L'enfer, les cieux, toute la nature y eſt en mouvement. Milton intéreſſe de même à ſon action toutes les Puiſſances céleſtes & infernales. Homère eſt créateur de ces reſſorts, employés depuis avec ſuccès. C'eſt à ces Poëtes cependant qu'on décerne le prix, tandis qu'on le refuſe à Virgile, cet Écrivain ſi ſage, ſi intelligent dans l'art de remuer les paſſions, ſi économe du merveilleux, & qui ſemble s'être

rapproché davantage du ſyſtême de ſes injuſtes Critiques. Il auroient dû éviter ces contradictions, & ne point s'embarraſſer dans leurs propres piéges. Les Géans étoient bien armés lorſqu'ils firent la guerre aux Dieux.

J'AI cru pouvoir hazarder quelques réfléxions ſur cette matière, ſans bleſſer la délicateſſe de ceux dont je combats le ſyſtême, en rendant juſtice à leur mérite. Rien de plus dangereux que le deſpotiſme qui s'introduit depuis quelque temps dans les Lettres ; tous les eſprits y ſont ou tyrans, ou eſclaves ; ſi quelque parti domine, on applaudit à ſes paradoxes, tandis que l'autre oſe à peine bégayer quelques vérités. Cette tyrannie annonceroit, ſelon moi, la décadence prochaine des Lettres & des Arts. La mâle liberté d'écrire peut ſeule hâter la lenteur de leurs progrès ; c'eſt du choc de différentes lumieres réunies

que naît enfin le jour de la Raiſon. Pour moi, ennemi des diſputes littéraires qui troubleroient mon repos, je n'ai élevé une voix foible qui ne ſera peut-être pas entendue, que parce qu'on attaquoit des goûts qui contribuent à mon bonheur. J'aime la Poëſie j'adore les Anciens, & je ne changerai point de culte juſqu'à ce que les Modernes les ſurpaſſent. On peut renoncer à des ſyſtêmes, jamais à des ſentimens.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, les Œuvres de M. Dorat, ci-devant données au Public; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpreſſion. A Paris, ce cinq Avril mil ſept cent ſoixante-ſept. CRÉBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT;

Notre amé SÉBASTIEN JORRY; Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public les Œuvres de M. DORAT avec les Estampes & Gravures de ces Œuvres, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance dudit Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Cheva-

lier, Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-neuviéme jour du mois d'Avril, l'an de Grace mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre Régne le cinquante-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 1073. fol. 209. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 8 Mai 1767.

GANEAU, *Syndic.*



